

# choisir

revue culturelle  
n° 677 – mai 2016

## Vivre sa mort

Miséricorde  
La voie de Canisius

Un trésor  
La religiosité populaire



*Malgré tout, mon Dieu et Créateur,  
tu es ma vie et mon salut ;  
tu ne hais rien de ce que tu as créé,  
mais tu aimes tout ce qui existe,  
tu n'as de répulsion envers aucune de tes œuvres,  
et comme tu l'as dit toi-même avec un serment,  
tu ne veux pas la mort du pécheur,  
mais qu'il se convertisse et vive ;  
c'est pourquoi je respire  
grâce à tes innombrables et grandes miséricordes,  
ô Père très clément, Père des miséricordes,  
dont il n'est pas possible d'en imaginer le nombre,  
ni la manière, ni la limite.  
Ta miséricorde est plus grande que ma malice...  
Ne me rétribue pas selon ta justice,  
parce que ta miséricorde surpasse toutes tes œuvres,  
mais selon ta grande et infinie tendresse.*

***Pierre Canisius***



# choisir

n° 677 - mai 2016

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

## Adresse

rue Jacques-Dalphin 18  
1227 Carouge (Genève)

## Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye  
tél. 022 827 46 76  
administration@choisir.ch

## Direction

Pierre Emonet sj

## Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef  
Céline Fossati, journaliste  
Stjepan Kusar, théologien  
tél. 022 827 46 75  
fax 022 827 46 70  
redaction@choisir.ch

## Conseil de rédaction

Louis Christiaens sj  
Bruno Fuglistaller sj  
Joseph Hug sj  
Jean-Bernard Livio sj  
Etienne Perrot sj  
Luc Ruedin sj

## Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina  
rue du Scex 34 • 1950 Sion  
tél. 027 322 14 60

## Cedofor

Stjepan Kusar

## Abonnements

1 an : FS 95.-  
Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-  
CCP : 14-379280-5  
Pour l'étranger : FS 100.-  
par avion : FS 105.-  
Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

[www.choisir.ch](http://www.choisir.ch) / [www.jesuites.ch](http://www.jesuites.ch)

## Illustrations

Couverture : © Nicolas Messyasz/CIRIC  
pp. 10, 16 : © Philippe Lissac/Godong  
p. 27 : © Rijksmuseum  
p. 32 : © Michel Bavarel  
p. 37 : © Flickr/Thierry Ehrmann

Les titres et intertitres sont de la rédaction

# sommaire

<b>Editorial</b>	<b>2</b>
Réaliste et concret <i>par Pierre Emonet</i>	
<b>Spiritualité</b>	<b>8</b>
Miséricorde toujours <i>par Luc Ruedin</i>	
<b>Pastorale</b>	<b>9</b>
Fin de vie. Miser sur l'amour <i>par Jean-Marie Lovey</i>	
<b>Pastorale</b>	<b>11</b>
Jusqu'à l'euthanasie. L'accompagnement spirituel <i>par Gabriel Ringlet</i>	
<b>Bible</b>	<b>15</b>
Pierre et la papauté. Jésus a-t-il fait de l'apôtre un pape ? <i>par Ariel Álvarez Valdés</i>	
<b>Histoire</b>	<b>19</b>
Luther et Ignace. Un parcours parallèle <i>par Philip Endean</i>	
<b>Histoire</b>	<b>25</b>
Canisius et la miséricorde <i>par Pierre Emonet</i>	
<b>Eglise</b>	<b>29</b>
Religiosité populaire. Le Padre Cicero <i>par Michel Bavarel</i>	
<b>Cinéma</b>	<b>33</b>
Au delà de l'histoire <i>par Patrick Bittar</i>	
<b>Lettres</b>	<b>35</b>
Le philosophe caméléon. Ou le philosophe comédien <i>par Gérard Joulé</i>	
<b>Livres ouverts</b>	<b>39</b>
Dépénalisation de l'euthanasie <i>par Jacques Petite</i>	
<b>Livres ouverts</b>	<b>40</b>
Veillir avec la Bible <i>par Marie-Luce Dayer</i>	
<b>Chronique</b>	<b>44</b>
Achète une étoile ! <i>par Eugène</i>	

# Réaliste et concret

*L'opinion publique a réservé un accueil favorable à la récente Exhortation apostolique Amoris laetitia du pape François sur le mariage. Une faveur à la hauteur de l'attente des personnes qui s'interrogent sur l'avenir du mariage et sur la capacité de l'Eglise catholique à proposer un enseignement réaliste. Seuls les partisans du mariage homosexuel et de rares cardinaux plus nourris de droit canon que d'Evangile ont manifesté leur désaccord. Les uns attendaient une reconnaissance, les autres un enseignement dogmatique musclé. En bon jésuite, le pape a surpris tout le monde en empruntant un autre chemin, celui du pasteur conscient de la diversité et de la complexité des situations auxquelles sont confrontées ses ouailles : le chemin du discernement.*

*Le pape constate : « Il est mesquin de se limiter seulement à considérer si l'agir d'une personne répond ou non à une loi ou à une norme générale, car cela ne suffit pas pour discerner et assurer une pleine fidélité à Dieu dans l'existence concrète d'un être humain. »<sup>1</sup> Du moment que le degré de responsabilité n'est pas le même dans tous les cas, mieux vaut renoncer à une législation de type canonique et accompagner plutôt la personne dans son cheminement compliqué, pour l'aider à faire des choix inspirés par l'Evangile. Se contenter d'appliquer des lois morales à ceux et celles qui vivent des situations « irrégulières » évoque, pour le pape, la lapidation des pécheurs à l'époque de Jésus. L'image est forte !*

*La pratique du discernement a toujours suscité la méfiance de ceux qui cherchent à se rassurer en cloîtrant la vie derrière les grilles d'un catalogue de normes. Comme s'ils redoutaient que la subjectivité humaine l'emporte sur la vérité. On se souvient des Provinciales de Pascal et des querelles plus récentes concernant la « morale de situation ». Certains prélats se sont empressés de minimiser la portée des propos du pape. Oubliant que l'Exhortation apostolique reprend les conclusions d'un Synode général représentant le magistère, un pétulant cardinal américain a trop vite conclu qu'il ne s'agit pas d'un acte du magistère, mais d'une opinion personnelle du pape François, capable d'engendrer une confusion nocive.*

*Pour qui emprunte le chemin du discernement, la réalité n'est plus toute noire ou toute blanche. S'il respecte certaines catégories dogmatiques, il ne les confond pas avec la vie. Il s'engage dans une dynamique à la recherche d'une solution concrète et réaliste, et au confort paresseux du formalisme, il préfère s'exposer au Dieu des surprises.*

*Ceux qui applaudissent aujourd'hui aux propos du pape sur le mariage devront s'en souvenir lorsqu'ils apprendront les tractations entre le Vatican et la Fraternité schismatique d'Ecône ! Jusqu'ici, Rome avait engagé le débat sur le terrain doctrinaire : il s'agissait pour Ecône d'accepter le concile Vatican II dans son ensemble, comme un enseignement insécable. Aujourd'hui, les exigences dogmatiques cèdent le pas à une invitation à entreprendre un discernement commun. Désormais, à en croire les déclarations de Mgr Guido Pozzo, secrétaire de la Commission Ecclesia Dei,<sup>2</sup> Rome n'exige plus une reconnaissance sans distinction de l'ensemble du concile, mais propose de moduler son acceptation selon le degré d'importance des documents conciliaires. Si l'adhésion à la profession de foi, le lien des sacrements et la communion hiérarchique avec le pape restent incontournables, d'autres décrets et déclarations qui ne sont que des directives pratico-pastorales doivent être accueillis « selon le degré d'adhésion requis ».<sup>3</sup> Reste à voir si Ecône acceptera de renoncer à sa rigidité inquisitoriale. Les critiques de Mgr Fellay à Amoris laetitia permettent d'en douter.*

*Une mentalité nouvelle se fait jour dans l'Eglise. A la raideur dogmatique succède un chemin de discernement, une dynamique de miséricorde. L'annonce du salut offert à tous doit tenir compte non seulement de la force de la vérité, mais de la personne et de ses circonstances.*

**Pierre Emonet sj**



1 • Amoris laetitia, n°s 300-305.

2 • Commission chargée des discussions avec Ecône. Cf. cath.ch-apic, 07.04.2016.

3 • C'est le cas du dialogue avec les religions non chrétiennes.

---

■ Info

---

### Danse de rue

Un groupe d'enfants des rues de Kampala (Ouganda) a formé *The Ghetto Kids*. Ils dansent et réalisent des chorégraphies qui remportent un grand succès sur la Toile. L'initiative est partie de l'idée d'un enseignant qui voulait les éloigner de la vie dans la rue. Par la danse, les enfants évitent de se retrouver dans des situations violentes.

Outre les vidéos présentes sur les réseaux sociaux, les enfants réalisent des représentations. Certains ont ainsi pu venir en aide à leur famille. (*fides/réd.*)

---

■ Info

---

### Équité entre enfants

L'UNICEF a publié, le 14 avril, son rapport *Équité entre les enfants* qui porte sur les facteurs d'inégalité des chances entre les enfants des pays de l'OCDE. Les résultats illustrent l'écart grandissant dans un même pays entre le revenu familial le plus bas et le plus élevé : les enfants les plus pauvres vont de moins en moins bien, se nourrissent moins régulièrement et moins sainement.

En Suisse, l'étude montre que le nombre d'enfants affectés par la pauvreté est passé de 10 à 7 % entre 2010 et 2013, mais ce résultat repose sur une enquête dans laquelle les ménages aux revenus très bas ou très hauts sont sous-représentés. Un relevé des données incluant de manière égale tous les groupes d'enfants serait urgent en Suisse, si on veut prendre des mesures adéquates pour une vraie amélioration.

(*com./réd.*)

---

■ Info

---

### Enfance exploitée

En Colombie, non seulement les enfants travaillent, mais nombre d'entre eux ne sont pas payés. Ainsi, l'an dernier, 47,1 % des 5 à 17 ans qui ont travaillé n'ont reçu aucune rémunération, indique un récent rapport du Département administratif national de statistique. Plus d'un tiers de ces jeunes travaillent dans les secteurs agricoles, de l'élevage de bétail, de la chasse, de la sylviculture et de la pêche, et un autre tiers dans le commerce, les hôtels et les restaurants. Il ressort aussi du rapport une forte différence entre les principales villes du pays - où le taux de travail des mineurs enregistré est de 6,7 % - et les villages et les zones plus reculées - où ce même taux atteint 15,6 %. (*AP/fides/réd.*)

---

■ Info

---

### Patrimoine naturel menacé

Près de la moitié des 229 sites du Patrimoine naturel mondial de l'Unesco, dont dépendent des millions de personnes, est fortement menacée de destruction par l'activité industrielle, note une récente étude du WWF. Cette organisation a lancé une campagne mondiale en faveur de leur protection et demande aux entreprises de s'abstenir de prendre des mesures menaçant les zones protégées : forages pétroliers et gaziers, exploitation minière et celle, illégale, des forêts.

Selon le WWF, les deux tiers des sites du Patrimoine naturel mondial sont d'une importance capitale pour l'approvisionnement en eau. En outre la grande majorité d'entre eux permettent l'exploitation durable des ressources

et la survie d'espèces menacées, garantissent des places de travail et contribuent à l'économie publique grâce au tourisme. (com./réd.)

---

■ Info

### Vocation écologiste

Une douzaine de prêtres et de diacres de France se sont récemment formés à « l'écologie dans la vie et la prédication de l'Eglise », une proposition de l'association Oeko-Logia qui veut promouvoir la vocation écologique de l'être humain dans la création telle qu'elle est présentée dans la Bible. L'initiative vise à convaincre et à « convertir » ceux qui, encore réticents, restreignent l'écologie à la politique. S'appuyant sur l'encyclique *Laudato Si'*, cette formation propose des clés pour mettre en place des pratiques écologiques dans la vie communautaire comme dans les paroisses. Mais aussi pour permettre aux prêtres de répondre aux interrogations des paroissiens qui les interpellent de plus en plus souvent sur ces questions.

Côté helvétique, l'association œcuménique *oeku Eglise et environnement* est un service des Eglises spécialisé en matière d'environnement, basé à Berne et largement reconnu. Le 15 mars, elle a invité les Eglises de Suisse à diminuer leur consommation d'électricité en lançant le programme : *EgliseProWatt*.

Créée le 6 décembre 1986, *oeku Eglise et environnement* a soutenu dès le début, avec l'appui des Eglises cantonales, plusieurs pétitions concernant la politique climatique, et s'est mobilisée en faveur d'une loi efficace sur le CO<sub>2</sub>. En outre, elle a toujours plaidé en faveur de la sortie du nucléaire. Les commémorations officielles pour ses

30 ans se tiendront à Fribourg, les 4 et 5 novembre 2016. (Radio Vatican/cath.ch-apic/réd.)

---

■ Info

### La mort du prophète

Le livre *Les derniers jours de Muhammad*, de la chercheuse tunisienne Hela Ouardi, est interdit de vente au Sénégal pour cause de blasphème contre l'islam, sur ordre du président Macky Sall, ont annoncé les médias fin mars. Professeure de littérature et de civilisation à Tunis, membre associée du Laboratoire d'études sur les monothéismes en France, Hela Ouardi a suscité avec cet ouvrage une vive polémique dans le monde musulman. Elle y remet en cause de nombreuses « vérités » sur la vie du prophète.

Selon elle, le prophète Muhammad ne serait pas mort naturellement, les plus anciennes biographies musulmanes affirmant qu'il aurait été empoisonné par une juive de Khaybar. Une thèse récusée par la plupart des théologiens musulmans. Ainsi les docteurs d'Al-Azhar assurent que le prophète a survécu trois ans au poison, « preuve de l'intervention divine », indique Hela Ouardi, dans une interview à l'hebdomadaire *Le Point*. (cath.ch-apic/réd.)

---

■ Info

### Suisse, le mariage a la cote

Alors que le pape vient de publier son exhortation apostolique post-synodale *Amoris laetitia*, l'Office fédéral de la statistique (OFS) annonce les résultats d'une étude sur les différents types de relations et de vie de couple en Suisse.

Elle révèle que plus des trois quarts des femmes et des hommes de 18 à 80 ans sont en couple et que le mariage reste très répandu.

Quatre cinquièmes des personnes vivant avec un ou une partenaire de l'autre sexe, tout comme la plupart des couples avec enfants, sont mariés. Aujourd'hui, les partenaires ont souvent le même niveau de formation (60 %). Les couples dans lesquels la femme a un niveau de formation plus élevé que l'homme sont devenus plus nombreux, mais demeurent minoritaires (12%). Le nombre des couples constitués de partenaires d'origines différentes s'est accru. Dans près d'un tiers des couples, l'un des partenaires était de nationalité suisse et l'autre de nationalité étrangère, ou les deux de nationalité étrangère mais de pays différents.

Les jeunes s'aiment mais n'habitent pas ensemble. En effet, 74 % des 18 à 24 ans et 19 % des 25 à 34 ans ne vivent pas avec leur partenaire. Chez les 35 ans et plus, ce chiffre descend à 10 %. (com./réd.)

---

■ Info

### Défense du Japon

Le Japon a récemment mis en application la nouvelle politique de défense approuvée par le Parlement en septembre 2015 malgré une importante contestation populaire. L'Eglise s'était prononcée contre cette loi « inacceptable », appelée *autodéfense collective*, qui donne la possibilité aux soldats japonais d'appuyer un allié, comme l'ONU ou les Etats-Unis, dans un conflit à l'étranger. Une nouveauté puisque depuis 70 ans le Japon appliquait une politique pacifiste.

L'objectif principal de la loi est, selon les autorités japonaises, la protection et la sécurité de la population, le Japon se disant menacé par des tensions de plus en plus fortes avec ses voisins chinois et nord-coréen. (Radio Vatican/réd.)

---

■ Info

### Crucifix viking

Le crucifix viking retrouvé au Danemark pourrait bien mener à réécrire une page de l'histoire du christianisme, a déclaré le président de l'Académie pontificale des arts et des lettres, Rodolfo Papa. On doit cette découverte au danois Dennis Fabricius Holm, chercheur passionné de trésors. La croix daterait de la première moitié du X<sup>e</sup> siècle et pourrait prouver que le christianisme avait gagné le Danemark bien plus tôt que supposé. « Le style de cette croix est bien précis : il renvoie à la culture celtique, donc à l'utilisation de signes archaïques, souligne Rodolfo Papa. Si ce petit crucifix date effectivement du X<sup>e</sup> siècle, il est clair qu'une interprétation du christianisme à l'intérieur de la culture viking devient possible. Cela pourrait signifier que le christianisme était déjà le fruit mûr de quelque chose d'autre. » (Radio Vatican/réd.)



■ Info

## Caritas prévient

Comment prévenir l'endettement ? Caritas vient de lancer [www.reglesdor.ch](http://www.reglesdor.ch) qui dresse le portrait des dix règles d'or pour gérer son argent, ainsi qu'une application gratuite pour smartphones - *Caritas My Money* - qui permet aux adolescent(e)s et aux jeunes adultes de visualiser leur budget et leurs dépenses en un clin d'œil. On trouve également sur le site un tableau permettant de calculer facilement les coûts d'une voiture ou d'un déménagement, et un modèle de budget.

A Fribourg, sur mandat du canton, Caritas vient en outre de lancer un nouveau service de consultation et de prévention du racisme, baptisé « se respecter ». Son but : l'écoute et le soutien social et juridique aux personnes confrontées à des situations de discrimination raciale. (*cath.ch-apic/réd.*)

■ Info

## Le tombeau du Christ à restaurer

Le tombeau du Christ, dans la basilique de la Résurrection à Jérusalem, devrait prochainement faire l'objet d'une restauration de grande ampleur. C'est ce qu'a annoncé la Custodie de Terre sainte des missionnaires franciscains. L'étude scientifique montre que « la principale cause de distorsion des blocs de marbre entre eux est l'altération des mortiers, due à l'humidité croissante produite par la condensation du souffle des visiteurs. De plus, l'étude thermographique de la face sud de l'édicule a montré que l'emploi de cierges, qui se consomment durant des heures à quelques centimètres de

la structure quand ils ne la touchent pas, cause de fortes contraintes thermiques sur le marbre. » L'édifice ne tient aujourd'hui que grâce à d'énormes étais d'acier qui l'empêchent de s'écrouler.

Les travaux devraient durer plus de huit mois. Ils ont été confiés à une équipe grecque, sous la conduite d'Antonia Moropoulou de l'Université technique nationale d'Athènes. (*custodia.org/réd.*)

■ Info

## Jésus sans-abri

Une statue particulièrement symbolique a trouvé place au Vatican, devant les bureaux de l'aumônerie apostolique qui réalise les parchemins des bénédictions papales et vient en aide aux plus démunis. Il s'agit d'une sculpture en bronze qui représente un homme endormi et recroquevillé dans une couverture, sur un banc public. Seuls les pieds du sans-abri sortent de la couverture. Ils portent les stigmates de la crucifixion, représentant ainsi le Christ. *Jésus sans-abri* est l'œuvre du sculpteur canadien Timothy Schmalz. (*cath.ch-apic/réd.*)



# Miséricorde toujours

*« Car je suis Dieu et non pas homme, au milieu de toi je suis le Saint, et je ne viendrai pas avec fureur » (Osée 11,9).*

*Faut-il le dire ? Cela ne sera-t-il pas trop brutal ? Pourra-t-il l'entendre ? Et si cette parole pointait ce qui fait mal ? J'étais à ce point de ma réflexion lorsque soudain l'événement m'affranchit de toutes hésitations. Comme un torrent impétueux, l'émotion me submergea. L'expression se libéra. La vérité advint. Événement tout intérieur, certes, et pourtant décisif. Qui emporta tout. Et rendit l'éclat à ce qui en avait été trop longtemps privé. Le réel retrouvait sa texture. La relation blessée, pire niée, ses droits. Enfin éclairait la vérité, éclairée par la grâce d'un Amour qui lui donnait toute son amplitude !*

*Trop longtemps retenue en moi, la colère devant tant d'injustice avait éclaboussé de son énergie bienfaitrice la situation inique. Puissante, impétueuse, débordante, elle avait tout emporté sur son passage. Il lui avait fallu cet éclat pour être entendue. Sainte colère, inséparable de la justesse de ton qui lui avait procuré sa légitimité. Mon interlocuteur ne pouvait faire la sourde oreille. Elle sonnait fort et juste.*

*La compassion qui l'accompagnait lui avait donné un je ne sais quoi de fraternel et de miséricordieux. Sans excuser l'acte inique, elle sauvait son auteur. Le mal étant pointé, identifié, nommé, ce dernier était sommé, par-delà ses ambiguïtés et ambivalences, à se situer et à prendre position. La perche lui était tendue. Il pouvait la saisir.*

*Ce qu'il fit. Aliéné par l'injustice qu'il subissait autant qu'il en était l'auteur, il fut réveillé par l'éclat et redonné à lui-même quand il reconnut sa responsabilité. Du même coup, il fut rétabli dans sa dignité. Mis littéralement debout, ressuscité par la relation retrouvée avec l'autre et le Tout-Autre. Avec les effets que l'on sait : pleurs de consolation, sentiment de libération, joie soudaine et excessive, ouverture inespérée vers un avenir qui semblait bouché. La vérité évangélique l'avait rendu libre.*

*Allier à la fois la très humaine colère et la divine douceur de la miséricorde est une grâce. Elle se traduit par une sagesse qui redonne goût à la vie.*

**Luc Ruedin sj**

# Fin de vie

## Miser sur l'amour

●●● **Jean-Marie Lovey**, *Sion*  
évêque de Sion

Je voudrais dire le souci permanent de l'Eglise de manifester une présence de solidarité à toutes les personnes et dans toutes leurs situations, qu'elles soient heureuses ou difficiles, en début ou fin de vie. Un visiteur, une veilleuse de nuit se rend au chevet d'un malade pour apporter une présence d'amitié, de consolation, pour permettre que la force des sacrements puisse être offerte, si tel est le désir, comme signe de la proximité que Dieu lui-même assure jusqu'au bout de la vie.

Que d'accompagnements sont assurés dans nos EMS par un personnel qui ajoute à sa compétence professionnelle des qualités de douceur, de patience, d'amitié, d'attention, d'intérêt pour les personnes, d'amour proprement évangélique ! Et les témoignages sont nombreux qui confirment que ce sont là les attentes de la plupart des personnes en fin de vie. Qu'on leur dise notre affection en étant à leurs côtés. Autant de piquûres de courage qui nourrissent le goût de vivre jusqu'au seuil d'un « bien mourir » dans l'apaisement et la dignité. Il y a, autour de la personne qui s'en va, un enjeu qui dépasse l'appréhension qu'on peut en avoir.

Une présence d'accompagnement qui n'escamote pas la mort ni ne la vole à celui qui s'en approche, par respect du mystère qui s'y dévoile, est un véritable acte d'amour, témoignant d'un

immense respect de chaque être humain au seuil de la mort.

C'est la mission de l'Eglise d'assurer une présence aux situations, même les plus extrêmes. Celles de fin de vie le sont par définition. Une main offerte dit au mourant : « Sois confiant, je suis là », et cette même main ouverte ajoute : « Tu peux t'en aller en confiance, car IL est là. » J'encourage le personnel soignant, les bénévoles et les proches à accompagner jusqu'au bout de leur vie tous les malades, dans toutes les circonstances. L'amour demande que nous ayons la délicatesse de nous trouver à ces frontières. Voilà l'attitude adéquate qui peut honorer la dignité humaine.

### Un double refus

Le respect de la dignité implique, d'un côté, que l'on évite tout traitement disproportionné : en passant des soins curatifs à une prise en charge palliative, les professionnels et les proches soulagent au mieux douleurs et souffrances. Un traitement disproportionné porterait atteinte à quelqu'un sur le point de mourir. Le respect et l'amour des personnes implique donc le refus de toute obstination déraisonnable : ne volons pas aux gens leur propre mort.

*Le Parlement valaisan a refusé le 10 mars passé de légiférer sur le suicide assisté comme le demandait la motion intitulée « La mort une affaire privée ». Débattu le 16 février à Martigny lors d'une conférence (avec le Père Gabriel Ringlet qui clarifie son avis dans l'article suivant), le sujet a valu à Mgr Lovey, évêque du diocèse, plusieurs interpellations. Il a exposé sa position dans un communiqué.*

Mais, d'un autre côté, ne leur volons pas non plus leur vie. Si l'euthanasie est heureusement interdite en Suisse, l'aide au suicide s'en approche dangereusement en contribuant à ce qu'une personne s'arrache sa propre vie. Dans la situation précédente, en interrompant un appareil respiratoire, c'est la maladie qui tue : le patient et son entourage y consentent. Dans l'aide au suicide, en revanche, c'est un humain qui cause la mort. La vraie dignité s'y oppose.

Le suicide, en effet, constitue un problème majeur de santé publique, et la société s'efforce de prévenir ces drames. Or l'augmentation des suicides assistés en neuf ans est de 360 %, ce qui porte le nombre total des suicides à près de six par jour en Suisse ! Les chiffres

sont exorbitants, et que de tragédies pour les familles ! Imposer l'aide au suicide dans les hôpitaux ou les EMS contribuerait à banaliser la mort et le suicide, notamment celui des personnes âgées. Tous les signaux seraient brouillés. Il est vrai que certains souhaitent néanmoins avoir recours à des associations vouées à cette tâche.

Pour répondre à ces demandes, voici ce qui me paraît approprié : d'abord, qu'on redouble d'attention, de compétence et d'amour. L'expérience montre que la demande alors n'est guère réitérée. Si elle subsiste, que l'on prenne en considération chaque cas particulier. Mais ces cas sont si exceptionnels en institution médicalisée qu'il est insensé d'édicter des lois compliquées et rigides. La solution se trouve ailleurs.

L'Hôpital du Valais vient de se doter d'un Conseil d'éthique clinique. Voilà une solution véritable, souple, efficace, que n'importe quelle législation viendrait alourdir. Toute loi cautionnerait l'arbitraire qu'elle veut éviter ; et elle y tombe inexorablement, parce qu'elle décrète en vain qui aurait « droit » à un suicide médicalisé. Et puis l'expérience montre qu'en ces matières, une législation est vite dépassée.

La culture vivante du Valais nous conduit sur de tout autres chemins. Une institutionnalisation du suicide assisté est contraire à ce qui forge notre identité : ici, nous sommes ouverts à la vie, ici nous savons que le but de la médecine consiste à soigner, soulager et accompagner jusqu'au bout. Nous saurons ensemble trouver des solutions exigeantes et simples, parce que respectueuses de l'éminente dignité de chacun et de chacune.

**J.-M. L.**

Soins palliatifs



# Jusqu'à l'euthanasie

## L'accompagnement spirituel

●●● **Gabriel Ringlet**, Louvain  
prêtre, écrivain, professeur émérite à l'Université catholique de Louvain

Si on m'avait dit un jour que l'accompagnement de la mort et l'engagement en soins palliatifs me conduiraient « jusqu'à l'euthanasie » ! Voilà des années que je chante la fragilité. Des années que j'invite à accueillir la précarité, habité par la certitude qu'une vie reste grande jusqu'au cœur de sa dégradation la plus insupportable. Il n'empêche que la défense de la vie la plus ténue ne m'autorise pas à passer sous silence les situations d'impasse. Car la première exigence éthique consiste à reconnaître cette impasse. Il arrive qu'un mur soit infranchissable ; alors, en conscience, et en connivence, dans l'esprit même des Béatitudes, on n'échappe pas à l'euthanasie.

Dans un document intitulé *Fin de vie : pour un engagement de solidarité et de fraternité*, les évêques français préconisent, pour respecter toute personne en fin de vie, de renforcer les solidarités familiales et sociales, de renforcer les soins palliatifs, de refuser l'acharnement thérapeutique et de refuser l'acte de tuer. Je les rejoins à 90 %.

En ce qui concerne le renforcement des solidarités familiales et sociales, l'euthanasie en effet est concernée au premier plan. Je sais à quel point la demande d'« en finir » peut être un appel au secours, une manière radicale d'exprimer son impuissance ou sa solitude. Je pense notamment à l'insistance de Jean-Pierre. Voilà des jours et des jours qu'il s'embourbait dans un découragement de plus en plus inquiétant et réclamait l'euthanasie, alors que son état, pourtant douloureux, ne permettait pas aux médecins de rencontrer légalement sa demande. Une longue écoute a permis de mieux nommer la source de son désespoir : une épouse atteinte de la maladie d'Alzheimer à un stade avancé et hospitalisée loin de lui ; un fils unique, hospitalisé en institution psychiatrique, autorisé à rejoindre la maison familiale car désormais capable de plus d'autonomie. Pour Jean-Pierre, il paraissait

pastorale

*Aumônier d'hôpital pendant dix ans, Gabriel Ringlet accompagne spirituellement aujourd'hui des personnes qui font une demande d'euthanasie.<sup>1</sup> Lors d'une tournée en Suisse, il a créé le débat,<sup>2</sup> soutenant qu'il faut réfléchir à la question d'un rituel d'accompagnement de l'acte même d'euthanasie. Le texte publié ici est tiré de sa conférence. Il est recommandé de lire son dernier ouvrage pour approfondir la question.<sup>3</sup>*

- 1 • Dans un important établissement belge de soins palliatifs, sur demande de sa directrice Corinne van Oost. Pour rappel, en Belgique, la loi du 28 mai 2002 régit l'acte d'euthanasie, reconnu comme un droit pour chaque malade à poser ses choix en termes de vie et de mort, pour autant qu'il se trouve dans les conditions bien définies édictées par la loi.  
[www.belgium.be/fr/sante/](http://www.belgium.be/fr/sante/) (n.d.l.r.)
- 2 • Lire à ce sujet l'article de Mgr Lovey, aux pp. 9-10 de ce numéro. (n.d.l.r.)
- 3 • Lire la recension de ce livre dans *choisir*, n° 674, février 2016, p. 38, ou sur [www.choisir.ch](http://www.choisir.ch) (n.d.l.r.)

impossible que ce fils puisse guérir pleinement s'il devait porter ses deux parents sur des épaules encore si fragiles. Le devenir de son fils lui importait bien plus que le sien.

Que répondre à Jean-Pierre de concret, de structuré ? Où sont les lieux vraiment capables de solidarité en actes ? La question se pose à large échelle, et elle est politique. Pour que recule « l'euthanasie de l'extrême fatigue », il faut que l'extrême fatigue soit rencontrée.

## Soins palliatifs ou euthanasie

Le deuxième argument des évêques de France porte sur le refus de l'acharnement thérapeutique. Comment ne pas être d'accord avec eux ? Beaucoup de personnes en fin de vie redoutent par-dessus tout cette obstination déraisonnable à travers la prolongation d'un traitement parfois très invasif et, du coup, veulent s'assurer, « par précaution », qu'une euthanasie sera possible pour éviter un acharnement contraire au respect de leur dignité. Et comme trop souvent, on ne les écoute pas. Faut-il s'étonner du taux élevé de suicides dans les maisons de retraite ?

Que d'euthanasies pourraient être évitées si on passait en soins palliatifs un peu plus tôt ! On ne sera donc pas étonné que l'épiscopat français - troisième accent de son argumentation - rompe une lance en faveur des soins palliatifs. Je ne cache pas mon propre attachement à la démarche palliative et mon admiration pour celles et ceux qui ont la chance, même si elle est rude, de s'y sentir appelés.

Et enfin, quatre, le refus de l'acte de tuer. Moi aussi je le refuse de toutes mes forces. Pour moi, il ne peut s'agir que d'un dernier recours, d'un acte de

légitime défense lorsque je suis vraiment dans l'impasse.

Alors, faut-il opposer radicalement démarche palliative et euthanasie, au point d'établir entre les deux une frontière que certains estiment infranchissable ? Les évêques, dans leurs propositions, pensent que oui, se référant le plus souvent à l'image du Dieu créateur. Mais le Dieu rédempteur ? Le Christ sauveur ? N'est-ce pas lui, surtout, qui m'accompagne de sa présence confiante à l'heure des responsabilités ? Lui qui, face aux choix les plus difficiles, encourage ma liberté de conscience ? Sauf à décider qu'on peut être chrétien ... sans le Christ. Et que faire face à l'insupportable ? Lorsque des métastases pulmonaires, des vomissements à répétition, des hallucinations, des convulsions, du délire mais surtout de terribles difficultés respiratoires (la dyspnée) mettent le patient dans un état d'angoisse qui devient terrifiant ?

## Sédation

Beaucoup de responsables religieux (mais pas qu'eux) voient dans la sédation une manière de faire face à la souffrance rebelle lorsqu'elle atteint cette intensité. Sans entrer dans une technicité excessive, quelques précisions s'imposent, car la sédation peut être légère ou profonde, continue ou intermittente, selon l'état du patient. Je veux pour ma part évoquer la « sédation palliative », appelée aussi « sédation de fin de vie », qu'on ne peut administrer que chez un patient dont l'espérance de vie ne dépasse pas un temps très limité et qui se trouve en phase terminale. Il n'y a pas de retour en arrière. On l'« endort » et on le rend inconscient jusqu'à son décès.

Que répondre ici à ceux qui parlent d' « euthanasie lente » ? Certains moralistes soulignent une différence d'intention : « Je ne veux pas faire mourir même si je sais que ce traitement conduit à la mort. Mon intention est de soulager. La mort qui s'ensuit n'est qu'un effet secondaire... » La mort, « un effet secondaire » ? Qu'il s'agisse d'euthanasie ou de sédation en phase terminale, je me trouve engagé par mon geste à « construire la mort de l'autre ».

Corinne van Oost, avec qui je collabore, dirige un important établissement de soins palliatifs près de Louvain. Confrontée en permanence à cette question limite, elle ose, comme médecin et comme catholique, protester avec véhémence : « Arrêtons de décrire la sédation comme une bonne solution ! Il faut la voir pour ce qu'elle est : un moindre mal. » D'autant plus qu'il se pourrait que l'angoisse continue sous sédation. Alors, qui est soulagé ? Autrement dit, la sédation pose d'énormes interrogations. Tantôt elle va précipiter le décès et tantôt garder le patient endormi pendant huit à dix jours. Mais dans tous les cas, elle interrompt le cheminement et endort volontairement une part significative de son être-au-monde. A ce titre, est-elle vraiment une meilleure solution que l'euthanasie ?

En France, depuis mars 2015, la loi des députés Jean Léonetti et Alain Claeys reconnaît le droit à la sédation en phase terminale. Concrètement, le patient va pouvoir demander qu'on lui administre cette sédation qui l'entraînera à ne jamais se réveiller. Il s'en ira, inconscient, en quelques jours, voire en quelques heures. On se trouve là, de toute évidence, devant une euthanasie diluée. Une euthanasie déguisée, qui préfère se cacher sous le mot sédation, mais avec cette circonstance

aggravante que le sens même de l'acte posé n'est ni honoré ni exposé à la parole. Or c'est pourtant là que réside la grandeur de l'humain, dans sa capacité à rendre compte de ses choix, en se hissant gravement à la hauteur de l'enjeu. Et en osant une mise à jour explicite, un langage clair, indispensable pour qu'une équipe soignante, en son sein et dans son lien au patient et à son entourage, arrive à partager le sens d'une décision aussi importante. Il me semble que lors d'une euthanasie assumée en pleine lumière et vécue en équipe, où je reste à l'écoute du patient dans l'échange et la présence jusqu'au bout, je me sens et me trouve, finalement, bien plus en phase avec l'esprit des soins palliatifs.

## Le souffle, jusqu'au bout

Se pose ici une question spirituelle qui va très au-delà de sa seule connotation religieuse : celle du souffle (*spiritus, pneuma*). Qu'est-ce qui donne souffle en fin de vie ? Qu'est-ce qui donne souffle face à l'impasse ? La vie spirituelle, c'est une vie habitée par le souffle, jusqu'au bout, jusqu'au cœur des interrogations les plus fondamentales. C'est un labour, un retournement, un combat. Un corps à corps avec soi-même. Et pour ceux qui croient en Dieu, un corps à corps avec Dieu. Et pour les chrétiens, la vie spirituelle, c'est aussi Gethsémani et cette question terrible : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » A ce moment-là, le Fils est convaincu que le Père ne répond plus.

Deux douloureux et personnels accompagnements spirituels en fin de vie, que je ne peux décrire dans le cadre de cet article, m'ont amené à me poser la question de la nécessité d'un rituel d'ac-

**Gabriel Ringlet**  
 « Vous me coucherez  
 nu sur la terre nue »  
 L'accompagnement  
 spirituel jusqu'à  
 l'euthanasie  
 Paris, Albin Michel  
 2015, 248 p.

compagnement de l'acte d'euthanasie lui-même. Je ne suis pas sûr que j'aurais abordé cette question il y a cinq ans dans le même état d'esprit. Sans doute parce que, moi aussi, j'ai cheminé. Pour utiliser une expression de Dominique Jacquemin, il ne faut « surtout pas parcelliser le sujet souffrant ». La souffrance corporelle est aussi une souffrance émotionnelle et une souffrance spirituelle. Or la souffrance spirituelle ne mérite-t-elle pas un accompagnement rituel, jusqu'au bout ? Le cheminement doit-il s'arrêter à la prise de décision de l'euthanasie ? Laisset-on l'acte à sa seule technicité, même attentive et délicate, ou conduit-on la démarche spirituelle jusqu'à sa dimension célébrationnelle ?

Célébrer, c'est fondamental et ce n'est pas réservé à la religion. Célébrer, c'est donner à l'humanité plus d'humanité. C'est soulever la vie ordinaire, c'est la porter plus loin, plus haut, lui donner une dimension plus large. Que ce soit dans la joie ou dans la peine, célébrer, c'est refuser de laisser les choses en l'état. Pour reprendre les mots de Rainer Maria Rilke, c'est, faire de « l'au-delà » avec de « l'ici ». Peut-on, avec l'ici de l'euthanasie, faire de l'au-delà ? J'imagine, avec respect, que certains de ceux et celles qui s'opposent de toutes leurs forces à l'euthanasie doivent protester plus encore à l'idée que l'on puisse donner noblesse à un acte qu'ils réprouvent fondamentalement. A quoi je voudrais répondre : on ne célèbre pas que la réussite dans la vie. On est appelé quelquefois à célébrer la limite, l'impasse. Je dirais même que c'est surtout dans cette complexité-là qu'il faut oser une parole à la hauteur de ce qui se joue. Et que cette parole, je la trouve éminemment spirituelle, et même évangélique.

Ce qui compte, me semble-t-il, c'est qu'au moment où quelqu'un va nous quitter - y compris volontairement - on veille à mettre le plus possible tous ses sens en éveil, afin qu'il s'en aille le plus vivant possible. Et le plus humainement. Qu'est-ce qui empêche, au moment de l'euthanasie, de poser un geste parfumé, d'écouter une musique, de lire un poème, d'allumer une bougie... ? Il se peut que certains préfèrent un bout de conversation ou au contraire aspirent à un grand silence. Mais il se peut aussi qu'une démarche rituelle, même très sobre, aide à cette traversée intense et exigeante.

## Un acte relié

L'acte d'euthanasie est et restera toujours une souffrance, même si, pour le patient, il peut être une délivrance. C'est un acte de transgression, qui n'engage pas que le patient. C'est un acte relié. Raison de plus pour l'inscrire dans un contexte qui le « désisole ». Une fois la décision prise, dans le respect de la loi, en conscience et après un cheminement, il est important, pour tous les acteurs, que cet acte fasse advenir quelque chose qui le dépasse. Autrement dit, que chacun - le patient, le parent, le soignant - se sente plus grand à travers cet acte. Blessé peut-être, fragile certainement, mais plus grand.

Il y a un *après* l'euthanasie. Et cet *après* n'est pas que psychologique. Il touche aussi au spirituel. Chacun de ceux qui restent, le conjoint, le petit-fils, le bénévole, le médecin, est renvoyé à cette souffrance que pose toute question de sens. Chacun est confronté à sa propre et fondamentale solitude. Une solitude appelée à ne pas rester un enfermement mais à devenir une ouverture.

**G. R.**

# Pierre et la papauté

## Jésus a-t-il fait de l'apôtre un pape ?

●●● **Ariel Álvarez Valdés**, *Santiago del Estero (Argentine)*  
bibliste, Fondation pour le dialogue entre science et foi

L'évangile de Matthieu relate la scène (Mt 16,13-19). Un jour où Jésus chemine aux abords de la ville de Césarée de Philippe, au nord du pays, il demande à ses disciples ce que les gens pensent de lui. Ils répondent qu'ils sont tous fascinés par lui et qu'ils le comparent aux grands personnages de l'histoire d'Israël : Jean le Baptiste, Jérémie et même le glorieux Elie. A n'en pas douter, Jésus a pris place dans la galerie des héros ! Mais Jésus les questionne à nouveau : « Mais pour vous, qui suis-je ? » Alors Simon répond : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Entendant cette réponse, Jésus le félicite : « Tu es heureux, Simon, fils de Jonas, car cette révélation t'est venue, non de la chair et du sang, mais de mon Père qui est dans les cieux » et il ajoute : « Je te le dis : tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'Hadès [enfer] ne tiendront pas contre elle. Je te donnerai les clefs du Royaume des cieux : quoi que tu lies sur la terre, ce sera tenu dans les cieux pour

lié, et quoi que tu délies sur la terre, ce sera tenu dans les cieux pour délié. » L'évangile de Matthieu est de fait le seul à rapporter cette réponse de Jésus.<sup>1</sup>

### Un parmi d'autres

Cependant, à la mort de Jésus et lors de la constitution de la première communauté chrétienne, on ne voit pas Pierre agir comme « un pape ». Au moment de nommer le successeur de Judas, par exemple, ce n'est pas Pierre qui le désigne, mais c'est toute l'assemblée qui, après avoir prié, le choisit et adopte la décision (Ac 1,23-26). Ou encore, lorsqu'il s'agit d'envoyer des prédicateurs pour évangéliser la Samarie, les autres apôtres désignent Pierre de la même manière qu'ils l'auraient fait pour tout missionnaire soumis aux autres (Ac 8,14). Puis, lorsque Pierre baptise le centurion Corneille, l'ensemble de la communauté lui fait des reproches et il doit aller à Jérusalem pour s'expliquer (Ac 11,1-18). Enfin, quand on débat à Antioche sur la question de savoir si les païens doivent se faire circoncire ou non, il ne vient à l'idée de personne de consulter Pierre : on réunit un concile, où tous prennent la parole et où l'avis de

*Dans l'évangile de Matthieu, Jésus, s'adressant à Pierre, lui dit : « Tu es Pierre et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise » (16,18). C'est là que Jésus aurait placé l'apôtre à la tête de l'Eglise - et donc créé la papauté. Une interprétation non soutenue par l'exégèse contemporaine, qui souligne la foi de Pierre. Une autre hypothèse liée à l'histoire de la communauté d'Antioche est présentée ici.*

1 • L'évangile de Marc (qui précède celui de Matthieu) relate lui aussi la confession de Pierre, « Tu es le Christ », mais ne la fait suivre que d'une mise en garde de Jésus : « Alors, il leur défendit vivement de parler de lui à personne » (Mc, 8,27-30). (n.d.l.r.)

Pierre est l'un parmi plusieurs ; la décision est prise ensuite par les apôtres et les anciens (Ac 15).

Le terme et concept même d'*Eglise* n'est apparu du reste que bien des années plus tard, lorsque la communauté chrétienne était déjà organisée, avec ses autorités, sa hiérarchie et sa structure propre. Ainsi, sur les cent quatorze occurrences de ce terme dans le Nouveau Testament, il ne figure quasi jamais durant la vie de Jésus (à part dans quelques scènes tardives que seul Matthieu relate : Mt 16,18 ; 18,17). C'est dire que le concept d'Eglise comprise comme union des communautés chrétiennes, à la tête de laquelle se trouverait Pierre, n'existait pas du temps de Jésus.<sup>2</sup>

Cathédrale de  
Palma de Majorque



Cela se voit particulièrement bien dans les écrits de saint Luc. Dans son premier livre (l'évangile) qui raconte les événements de la vie de Jésus, Luc n'utilise jamais le mot *Eglise* pour désigner la communauté. Il se sert d'autres termes, comme *groupe*, *ceux qui suivent* [Jésus] ou *disciples*. C'est seulement dans son second livre (les Actes), qui traite d'un temps où Jésus est déjà mort et où les chrétiens se sont organisés à Jérusalem, qu'il commence à parler d'*Eglise*.

## Divisions à Antioche

Pourquoi Matthieu alors rapporte-t-il cette scène au cours de laquelle Jésus chargerait Pierre de prendre la tête de l'Eglise universelle et de la conduire ? Pour résoudre cette énigme, nous devons nous souvenir que Matthieu a composé son évangile pour les chrétiens d'Antioche, capitale de la Syrie où il vivait. Or, quelques années auparavant, à Antioche précisément (autour de l'an 48), un grave incident s'était produit : l'affrontement de positions théologiques, celle de Paul et celle de Jacques.

Depuis sa « conversion », Paul avait compris que les chrétiens n'étaient plus soumis à la loi de Moïse. Ils étaient libérés des prescriptions juives et n'étaient donc pas tenus de pratiquer la circoncision, ni d'observer les règles alimentaires et le repos du sabbat. Paul affirmait que la mort et la résurrection du Christ les avaient libérés de tous ces rites et qu'il suffisait de croire en lui et de suivre ses enseignements pour être chrétien.

2 • Le terme *ekklèsia* (grec) traduit très probablement le mot hébreu *qahal*, qui signifie *assemblée*. (n.d.l.r.)

De nombreux croyants acceptaient cette position parce qu'elle favorisait la conversion des païens au christianisme et leur simplifiait la pratique religieuse.

Un jour, cependant, des missionnaires envoyés par saint Jacques, frère de Jésus et dirigeant suprême de la communauté chrétienne de Jérusalem, arrivèrent à Antioche où Paul vivait alors. Ces missionnaires avaient des vues très étroites et conservatrices concernant la loi de Moïse. Ils soutenaient que les chrétiens devaient non seulement observer l'Évangile, mais aussi se conformer aux préceptes juifs, à défaut de quoi ils couraient le risque de se couper de la tradition ancestrale du peuple d'Israël.

Les deux tendances ne tardèrent pas à s'affronter. La discussion que Paul rapporte dans sa lettre aux Galates (Ga 2) fut extrêmement tendue. La position de Jacques heurtait les chrétiens issus du paganisme, et celle de Paul ceux venus du judaïsme. Les accusations et les insultes mutuelles fusèrent, on se discrédita réciproquement et la communauté en sortit blessée et divisée.

## La ligne de Pierre

En plein milieu de la dispute, apparaît la figure de Pierre. L'apôtre se trouvait lui aussi de passage à Antioche. Même s'il était d'accord en principe avec Jacques, il adopta une attitude plus ouverte, apportant la lumière dont les chrétiens avaient besoin pour résoudre le conflit. D'un côté, il rejeta la position extrême de Paul qui supprimait toutes les règles juives dans la communauté chrétienne. De l'autre, il se distança de la ligne radicale de Jacques qui prétendait imposer à tous les normes de l'Ancien Testament, ce qui décourageait la conversion des païens. Il adopta une

vision intermédiaire et proposa une solution médiane : quelques-unes des normes établies par Moïse devaient être respectées par les chrétiens, mais on pouvait supprimer le rite de la circoncision et d'autres règles judaïsantes. C'est ainsi que l'Église d'Antioche conserva l'empreinte de la manière de penser pétrinienne, et que Pierre devint la référence théologique par excellence des chrétiens de cette ville.

Les échos de cette âpre dispute ne cessèrent pas pour autant totalement. De temps à autre, un représentant d'un groupe différent arrivait à Antioche avec l'intention d'y imposer des vues extrêmes que la communauté locale avait déjà surmontées. Parfois aussi, les chrétiens recevaient des nouvelles d'autres Églises, organisées sur la base d'autres positions. C'est la raison pour laquelle, aux environs de l'an 80, un chrétien d'Antioche (celui que nous appelons Matthieu) décida d'écrire son évangile, en y exposant la théologie modérée qu'il tenait de la catéchèse de sa communauté. C'est ainsi que peut s'expliquer l'énorme effort fourni par Matthieu pour refléter les idées modérées de Pierre, qui permettaient d'éviter à la fois la « doctrine de Jacques » (qui prétendait imposer les pratiques juives) et le « paulinisme » (qui voulait rejeter toute pratique juive).

Matthieu, par exemple, écrit que Jésus n'est pas venu pour abolir la Loi de Moïse mais pour l'accomplir (Mt 5,17-19), qu'il enseigne que le repos du sabbat conserve sa valeur (Mt 24,20), qu'il souligne l'importance des coutumes juives comme le jeûne (Mt 6,16-18), qu'il approuve la fonction des prêtres du Temple de Jérusalem (Mt 8,4 ; 17,27) et loue le comportement des pharisiens qu'il qualifie d'exemplaire (Mt 5,20). Mais, par ailleurs, Matthieu dit que Jésus montre une grande ouverture à

l'égard des païens. L'évangéliste raconte que, lors de la naissance de Jésus, des étrangers furent les premiers à venir le voir (Mt 2,1), que Jésus commença à prêcher en Galilée pour que les Gentils puissent l'entendre (Mt 4,12-16), qu'un centurion romain fit preuve de plus de foi que tout autre en Israël (Mt 8,10) et qu'à la mort de Jésus, ce furent des soldats étrangers qui reconnurent en lui le Fils de Dieu (Mt 27,54). Jésus déclare encore, rapporte Matthieu, que l'Evangile n'est pas réservé aux seuls Juifs (Mt 24,14 ; 26,13) et il ordonne d'évangéliser toutes les nations de la terre (Mt 28,19).

## Le poids des révélations

Dans ce contexte, nous comprenons mieux pourquoi Matthieu inséra l'épisode de Simon Pierre dans son évangile. Lorsqu'il relate qu'après sa confession de foi Jésus félicite Pierre et déclare qu'il est la pierre sur laquelle est fondée l'Eglise, Matthieu pense à l'Eglise d'Antioche, puisque son évangile lui est destiné.

Ensuite, lorsqu'il dit que Pierre est le rocher sur lequel sera fondée l'Eglise, il ne se réfère pas à la personne physique de Pierre, mais à ses idées théologiques, à sa foi. Ce que l'évangéliste voulait dire, c'est que l'approche contenue dans l'enseignement pétrinien indique la manière correcte d'organiser une Eglise et que, pour cette raison, la communauté d'Antioche devait suivre cette doctrine, indépendamment de ce que faisaient les autres.

Matthieu savait que d'autres communautés, après l'incident de 48, s'étaient organisées différemment, se conformant aux directives d'autres apôtres. Certaines (notamment celles de Grèce et d'Asie mineure) se gouvernaient en

suivant les indications de Paul qui, ayant été le destinataire d'une révélation directe de Jésus ressuscité (Ga 1,11-17), jouissait d'un grand prestige ; il se peut que les « pauliniens » de l'époque de Matthieu se soient fondés sur cet argument pour justifier leur modèle de communauté. D'autres Eglises (comme celles de Jérusalem et de Judée) se conformaient aux instructions de Jacques, destinataire lui aussi d'une révélation de Jésus ressuscité qui le légitimait (1 Co 15,7).

Ce que Matthieu tente donc de dire, au travers de la scène de Césarée, c'est que Pierre aussi a bénéficié d'une révélation divine en vue de la structuration de l'Eglise, et que la sienne, en sus, est antérieure à celle de tous les autres apôtres : alors que ceux-ci l'ont reçue après la résurrection, Pierre l'a eue du vivant de Jésus. Son mandat est donc, d'un point de vue chronologique, plus ancien et plus authentique que ceux qu'invoquent Paul ou Jacques. Le premier évangéliste légitime ainsi la théologie et la structure de son Eglise fondée sur la pensée de Pierre, « garantie » par la volonté historique de Jésus. Les autres communautés chrétiennes ne peuvent en dire autant.

Précisons encore une fois que Matthieu n'écrivait que pour l'Eglise d'Antioche ; son évangile ne revêtait donc pas un caractère obligatoire pour les autres. Il n'a pas dit non plus qu'à la mort de Pierre, il fallait élire un successeur pour assurer le gouvernement de l'ensemble de l'Eglise.

**A. Á. V.**

(traduction Claire Chimelli)

# Luther et Ignace

## Un parcours parallèle

●●● **Philip Endean sj**, Paris

enseignant au Centre Sèvres, ancien directeur de la revue « *The Way* »

Au cours des années qui suivirent la mort d'Ignace de Loyola, ses disciples aimèrent à souligner le contraste existant entre lui et Martin Luther. Ainsi en 1562 le jésuite Jerónimo Nadal écrivait : « Dieu a appelé notre Père Ignace presque en même temps que Luther quittait son couvent et contractait son mariage scandaleux. (...) C'est ce qui nous fait comprendre de manière particulière que la Société a été fondée pour aider l'Eglise en Allemagne, en Inde et partout ailleurs. Ainsi c'est la même année que Luther a été appelé par le Diable et Ignace par Dieu. »<sup>1</sup> Ces propos peuvent faire sourire, non sans une certaine gêne. Les confessions chrétiennes ont appris depuis à se comporter avec une certaine civilité les unes à l'égard des autres, et des textes comme celui de Nadal semblent un peu embarrassants. Il ne convient pas que des catholiques considèrent leurs voisins et amis anglicans ou presbytériens comme des incarnations de Satan. En outre, de nombreuses per-

sonnes qui ne sont pas catholiques font de nos jours les *Exercices spirituels* d'Ignace, et avec grand profit. Reste que l'image d'Ignace en tant qu'homme de la Contre-Réforme - dont l'objectif principal était de résister à la Réforme protestante - demeure profondément ancrée dans notre mémoire communautaire. Les propos qui suivent constituent une tentative de déloger cette idée, au moins dans une modeste mesure.

Il convient de mettre en lumière deux similarités importantes. Tout d'abord, il existe une ressemblance remarquable dans la manière dont les deux hommes, ayant pris de l'âge, se remémorent leur expérience de Dieu la plus formatrice. Ensuite, tous deux ont tenté d'instituer un nouvel idéal de ministère et d'accompagnement pastoral au sein de la chrétienté occidentale.

### Ignace à Manresa ...

Après sa première conversion survenue au cours de sa maladie, Ignace décida d'aller à Jérusalem. Son voyage, pour des raisons qui demeurent obscures, fut retardé et il passa près d'une année à Manresa, une petite ville de Catalogne. C'est là qu'il vécut les expériences intenses qui le transformèrent profondément et qu'il relate dans son *Autobiographie*.

*Quel est le lien entre Martin Luther (1483-1546), le père du protestantisme, et Ignace de Loyola (1491-1556), le fondateur de la Compagnie de Jésus ? Y'en a-t-il un d'ailleurs ? Alors que fleurissent déjà les festivités marquant les 500 ans de la Réforme (2017), le Père Endean propose le portrait croisé de deux vies que tout semble opposer, mais que tout ne sépare pas.*

1 • *Monumenta Historica Societatis Jesu* (MHSJ) MN V, 780 ; FN II, 306-307. Nadal ignore certains détails de datation. Pour d'autres textes du même genre, voir : **Terence O'Reilly**, « Ignatius of Loyola and the Counter-Reformation : The Hagiographic Tradition », in *The Heythrop Journal* n° 31, 1990, pp. 439-470 (en particulier 441-442) ; **Jos E. Vercruyse**, « Nadal et la Contre-Réforme », in *Gregorianum* n° 72, 1991, pp. 289-315.

Peu avant d'arriver dans cette ville, il avait fait une confession générale, mais demeurait très tourmenté : « ... il lui semblait parfois qu'il n'avait pas confessé certaines choses et cela lui donnait beaucoup d'affliction. Bien qu'il s'en confessât encore, il ne restait pas satisfait. Alors il se mit à chercher des hommes spirituels capables de lui donner quelque remède à ces scrupules. Mais aucune chose ne l'aidait. A la fin un docteur de la cathédrale, homme spirituel de valeur et qui prêchait dans cette cathédrale, lui dit un jour en confession qu'il devait écrire tout ce dont il pouvait se souvenir. Il fit ainsi et après s'être confessé il fut tout de même assailli de scrupules, chaque fois les choses gagnant en subtilité, de telle sorte qu'il se trouvait très affligé. »<sup>2</sup> Ignace est même tenté de mettre fin à ses jours. Mais un changement subit se produit au milieu même du récit de son désespoir : « ... il se mit à se rappeler ses péchés et, les traitant comme un objet qu'on enfle après un autre, il allait en pensée d'un péché du temps passé à un autre péché et il lui semblait qu'il était obligé de les confesser à nouveau. Mais au terme de ces réflexions, il lui vint certains dégoûts de la vie qu'il menait, en même temps que certains violents désirs de l'abandonner. Et c'est alors que le Seigneur voulut qu'il s'éveillât comme d'un rêve. »<sup>3</sup> Ignace prend conscience que ses scrupules ne viennent pas de Dieu, mais d'un esprit mauvais. Ainsi il en est libéré, certain que Dieu, dans sa miséricorde, cherche à le délivrer. Le moment charnière apparaît soudainement au fil du récit. Il marque le début d'une vie nouvelle, dans laquelle Dieu traite Ignace comme un maître d'école traiterait un enfant.<sup>4</sup>

Ignace énumère alors un certain nombre d'expériences plus positives qu'il fit cette année-là, dont la dernière semble avoir été particulièrement marquante : « Une fois il se rendait, pour sa dévotion, dans une église qui se trouvait à un peu plus d'un mille de Manrèse (...) et le chemin longe la rivière. Il marchait donc, plongé dans ses dévotions, puis il s'assit pour un moment, le visage tourné vers la rivière qui coulait en contrebas. Comme il était assis à cet endroit, les yeux de son entendement commencèrent à s'ouvrir et, sans percevoir aucune vision, il eut l'intelligence et la connaissance de choses nombreuses aussi bien spirituelles que relevant de la foi et de la culture profane et cela avec une illumination si grande que toutes ces choses lui paraissaient nouvelles. »<sup>5</sup> Ignace donne étonnamment peu de détails sur cette expérience : ce dont il se souvient réellement, c'est d'une totale transformation de sa compréhension de la religion.

### ... Luther dans sa tour

Comme Ignace, Luther évoque, peu avant sa mort, le souvenir de sa conversion. Il semble avoir traversé de semblables tourments intérieurs, qui le conduisirent aussi à une transformation totale : « Moi qui menais la vie d'un moine irrépréhensible, et qui pourtant sentais en moi la conscience inquiète du pécheur, sans parvenir à me rassurer sur la satisfaction que je pouvais faire à Dieu, je n'aimais point, non, il

2 • **Saint Ignace de Loyola**, *Autobiographie*, traduit de l'espagnol et annoté par Alain Guillelmou, Paris, Seuil 1962, n° 22.

3 • Idem, n° 25.

4 • Idem, n° 27.

5 • Idem, n° 30.

faut le dire, je haïssais ce Dieu juste, vengeur du péché. Je m'indignais contre lui ... si ce n'était blasphème. Je disais : "N'est-ce donc pas assez que les malheureux pécheurs, déjà perdus éternellement par le péché originel, aient été accablés de tant de calamités par la loi du décalogue ; il faut encore que Dieu ajoute la douleur à la douleur par son Evangile, et que dans l'Evangile même, il nous menace de sa justice et sa colère ?" (...) Comme je méditais nuit et jour sur ces paroles (...) Dieu eut enfin pitié de moi ; je compris que la justice de Dieu, c'est celle dont vit le juste, par le bienfait de Dieu, c'est-à-dire la foi (...) Alors je me sentis comme né à nouveau et il me sembla que j'entrais à portes ouvertes dans le paradis. C'est alors un tout autre aspect de l'Ecriture entière qui s'offrit à moi »<sup>6</sup>

En dépit des différences, ces deux textes présentent des similarités frappantes. Une crise de culpabilité intense, presque pathologique, est soudain apaisée par la compréhension que c'est Dieu qui accomplit réellement l'œuvre de rédemption, nous acceptant tels que nous sommes. Et dans les deux cas, on aboutit à une transformation radicale de la compréhension :

pour Ignace, toutes choses semblent nouvelles ; quant à Luther, c'est un aspect tout différent de l'Ecriture qui s'offre à lui.

## Former les prêtres

Luther et Ignace étaient des réformateurs ecclésiastiques. Il existe un manuscrit de la *Charte de fondation* de la Société de Jésus au dos duquel figure une note de la main de Contarini, qui semble indiquer la teneur du document et que l'on peut traduire comme suit : « note du très Saint Père Paul III au sujet des prêtres réformés (*preti riformati*) de Jésus ».<sup>7</sup> Même si les accusations d'hérésie étaient monnaie courante à Rome, les premiers jésuites ne rougissaient pas d'être désignés en tant qu'agents de réforme.

Le Père Hubert Jedin († 1980), historien, spécialiste de l'Eglise de cette époque, a soutenu à maintes reprises que la réforme de l'Eglise au XVI<sup>e</sup> siècle constituait un nouvel idéal de sainteté et d'accompagnement pastoral sérieux. Cette image devait remplacer celle du prêtre en possession d'un bénéfice, qui ne se souciait pas nécessairement de remplir les devoirs religieux que comportait théoriquement sa charge.

Ignace de Loyola  
et Martin Luther

6 • **Luther**, *Préface aux écrits en langue latine* (1545). Traduction française : *Mémoires de Luther*, trad. Jules Michelet (Paris, 1854). Pour la comparaison générale, je suis redevable à **Rogelio García-Mateo**, jésuite espagnol vivant à Munich. Voir « Ignacio de Loyola ¿Antilutero?: Consideración ecuménica de su confrontación histórica », in *Manresa* n° 57, 1985, pp. 251-259 et « Martin Luther - Ignatius von Loyola - Teresa von Avila : Ökumenische Gemeinsamkeit in spirituellen Grunderfahrungen », in *Geist und Leben*, n° 59, 1986, pp. 343-358.

7 • **Pietro Tacchi-Venturi**, *Storia della Compagnia di Gesù in Italia*, 2 vols, Rome, La Civiltà Cattolica 1930-1951, vol. 1, pp. 179-180.



Selon Jedin, les choses changèrent au cours du siècle : « Les ordres réformés, ainsi que les milieux déjà existants favorables à une réforme, formèrent des hommes d'un nouveau type, dont la papauté avait besoin pour réformer l'Eglise. (...) La nouveauté, c'était que l'on concevait peu à peu le salut et le bien-être des âmes comme la loi non écrite suprême, au sein même de l'Eglise. On se rendit compte qu'il n'était pas bon de s'inquiéter prioritairement de ceux qui cherchaient des faveurs et de trouver pour eux des évêchés et des bénéfices. Au contraire, il fallait trouver des pasteurs et des guides pour la communauté catholique. Une nouvelle image du prêtre et de l'évêque se fit jour dans les esprits. »<sup>8</sup> Tant le mouvement de Luther que celui d'Ignace tentèrent de créer ce nouveau type de prêtre réformé. On a conservé des archives permettant de voir de quelle manière les premiers réformateurs luthériens abordaient la question de la vie paroissiale.<sup>9</sup> Ce qui peut paraître surprenant, c'est qu'ils se préoccupent surtout non pas de ce

que nous considérons comme spécifique de la doctrine luthérienne, mais des rudiments de la vie chrétienne. Avant la Réforme de Luther, tout ce que le diocèse catholique moyen demandait au prêtre était de pouvoir dire le *Notre Père* et le *Symbole des apôtres*, et de savoir en quoi consistaient les sept sacrements et suffisamment de latin pour pouvoir dire la messe.

Les archives des paroisses peuvent indiquer l'évolution de la situation lorsque la réforme luthérienne se propagea. Lors des visitations de 1526, les points soulevés sont encore élémentaires, même si l'on note un léger progrès par rapport à la situation précédente : s'assurer que les pasteurs connaissent les dix commandements, leur apprendre à aider les personnes en détresse, faire passer quelques principes concernant le mariage. Sept ans plus tard, les inspecteurs officiels ont de plus hautes exigences : ils veulent savoir si le pasteur possède une bible, s'il la lit et l'étudie chaque jour. Il ne s'agit pas là de doctrine partisane, mais d'inculquer une pratique chrétienne de base - préoccupation à laquelle Luther estimait, à tort ou à raison, que la hiérarchie catholique de son temps était incapable de répondre. Evidemment, Luther remit en valeur la notion biblique de sacerdoce de tous les croyants. Mais son but, ce faisant, n'était pas de défendre une conception systématiquement congrégationaliste de l'autorité ecclésiale. Il se battait

## DIEU DANS NOTRE HISTOIRE

### La marche vers l'Incarnation

Une session biblique internationale ouverte à tous, organisée par la Fondation Jacques Loew

Intervenants :

Père Masséo Caloz, OFM Cap., bibliste  
Prévôt Claude Ducarroz, théologien

Du 4 au 8 juillet 2016,  
au Centre Saint-François, Délémont

Inscriptions avant le 1<sup>er</sup> juin 2016  
fondation.jloew@bluwin.ch

Renseignements André Gachet,

☎ +41 26 322 77 53

8 • Hubert Jedin, *Katholische Reformation oder Gegenreformation*, Luzern 1946, p. 30.

9 • Pour ce qui suit, je m'inspire de Susan C. Karant-Nunn, *Luther's Pastors : The Reformation in the Ernestine Countryside*, Philadelphia, American Philosophical Society, 1979.

simplement pour que soit reconnu à la noblesse laïque le droit de déposer un prêtre indigne, dans des circonstances extrêmes. Il ne pensait certainement pas qu'une communauté puisse survivre sans clergé.

Dans ce contexte, la Compagnie de Jésus apparaît comme un autre exemple du même type de phénomène. Elle donne à ceux qui se joignent à elle une formation sérieuse, bien avant que le concile de Trente ne fasse du passage par le séminaire une condition préalable à l'ordination. Ses buts, tels que les énonce la Formule de l'Institut, sont ce que nous appellerions aujourd'hui de l'ordre de la pastorale : propagation de la foi, instruction des ignorants et consolation spirituelle des fidèles du Christ par l'écoute de leurs confessions et l'administration des autres sacrements. Les *Exercices spirituels* s'adressent à tout chrétien qui hésite sur la manière d'orienter son existence.

Le texte d'Ignace, cependant, laisse entendre qu'à l'origine, les destinataires privilégiés pourraient bien avoir été les clercs séculiers. Il évoque souvent l'image d'un homme qui accepte un bénéfice non par amour pour Dieu, mais par goût du lucre. C'est l'exemple dont Ignace use de préférence pour décrire une attitude fautive.<sup>10</sup> Et l'on sait que Luther se plaignait principalement du fait que les prêtres et autres fonctionnaires religieux exploitaient la bonne foi du peuple par la vente scandaleuse des indulgences.

## Fondé sur l'Évangile

On peut considérer Luther et Ignace comme deux variantes d'un même phénomène. Un auteur catholique de renom a décrit comment, au XVI<sup>e</sup> siècle, le christianisme est devenu « essentiellement évangélique », c'est-à-dire fondé sur l'Évangile.<sup>11</sup> Les gens se mirent à se préoccuper des questions du salut, de l'expérience personnelle de Dieu, de la Bible, un mouvement présent aussi bien chez les catholiques que chez les protestants.

Il peut paraître paradoxal de dire que le christianisme est « devenu » fondé sur l'Évangile, mais on se souviendra que ce n'est qu'au XVI<sup>e</sup> siècle, après l'invention de l'imprimerie, qu'il devint possible pour tous, y compris pour les plus haut-placés, de lire les Écritures. Luther et Ignace eux-même ont vécu leur conversion à partir de la lecture d'un livre imprimé.

Nous avons donc tendance à considérer la Réforme rétrospectivement. Nous voyons l'Église de la fin du Moyen Âge comme plongée dans la confusion et la corruption : une papauté se préoccupant de politique et d'argent, des évêques ne vivant pas dans leurs diocèses, un clergé ignorant et des laïcs sans instruction. La Réforme serait une restauration de ce qui était en pleine décadence, une re-formation de ce qui s'était déformé. C'est là l'image que l'on trouve dans les manuels courants. Mais ce type de jugement est anachronique. Nous usons de critères appartenant à nos sensibilités religieuses actuelles. Ce qui était considéré comme vie d'Église avant la Réforme est si différent de nos attentes actuelles à l'égard de la religion que nous ne l'aurions sans doute pas reconnue comme étant chrétienne.

10 • *Exercices spirituels* 16, 169, 171, 178, 181. Pour une information générale sur le sacerdoce dans la perspective jésuite, on consultera l'étude de **Luis de Diego** : *La opción sacerdotal de Ignacio de Loyola y sus compañeros* (1515-1540), Rome, CIS 1975.

11 • **Fenlon**, *Heresy and Obedience in Tridentine Italy*, Londres, Cambridge University Press 1972, p. 13.

Une première version de cet article a paru en 1991 et a été reproduit sur le site de la revue numérique des jésuites de Grande-Bretagne *Thinking Faith*, [www.thinkingfaith.org](http://www.thinkingfaith.org)

Une autre interprétation est possible. Au XVI<sup>e</sup> siècle, l'Europe passait par une période de bouleversements culturels qui affectaient profondément le rôle de la religion dans la formation des consciences et son fonctionnement dans la société. Dans ce contexte, Luther et Ignace apparaissent moins comme opposés que comme modèles d'une nouvelle forme de piété et de sacerdoce. Ignace et Luther étaient moins préoccupés de réforme que de formation - la formation de toute notre conception de la vie religieuse. L'influence de ce que nous appelons la Réforme, et en particulier d'Ignace et de Luther, est devenue omniprésente, au point que nous devons prendre un temps de réflexion pour nous souvenir qu'il fut une époque où elle n'existait pas encore. Ignace et Luther ont été prophétiques, pleins de créativité et influents - peut-être même complémentaires.

## Mutation culturelle

Il serait néanmoins faux de prétendre que si Luther avait été espagnol, il aurait fondé les jésuites, ou qu'un Ignace allemand aurait été à la tête d'un schisme. Les frustrations de Luther devant les manquements de l'Eglise l'ont poussé à créer une nouvelle Eglise. Ignace, au contraire, semble n'avoir jamais imaginé que l'expérience nouvelle qu'il avait vécue puisse prendre place ailleurs qu'au sein de l'Eglise de Rome. Ces différences demeurent.

Néanmoins la comparaison de leurs deux parcours nous enseigne aussi autre chose. Nous sommes en train de vivre une transformation culturelle au moins aussi radicale que celle qui a eu lieu au XVI<sup>e</sup> siècle. Sommes-nous prêts à laisser Dieu nous renouveler comme il a refaçonné l'Eglise médiévale ? A laisser Dieu être qui Il sera pour nous de manière radicalement nouvelle, sans savoir où Il nous conduira ? Si nous acceptons le nouvel appel de Dieu, nous pourrions être amenés à découvrir plus pleinement l'unité qui, en un certain sens, est déjà la nôtre, l'unité dans Celui qu'Ignace aimait appeler Créateur et Seigneur.

**Ph. E.**

(traduction Claire Chimelli)

## Etude de l'hébreu biblique

**L'Atelier romand de langues bibliques**  
**[www.langues-bibliques.ch](http://www.langues-bibliques.ch)**  
**ARLB**

organise une session d'hébreu pour lire la Bible dans le texte du 22 juin à 9h30 au 24 juin à 17h.

*Lieu et inscription :*  
 Crêt-Bérard, 1070 Puidoux / VD  
 + 41 21 946 03 60  
 info@cret-berard.ch

*Renseignements :*  
 Thérèse Glardon  
 + 41 32 544 47 52

Cette session s'adresse à tous, débutants, moyens et avancés.

# Canisius et la miséricorde

●●● **Pierre Emonet sj**, Carouge  
directeur de « choisir »

Dans la bataille idéologique qui a bouleversé son siècle et plus particulièrement l'Allemagne, Pierre Canisius (1521-1597) a toujours été considéré comme un combattant de première ligne, au point qu'on l'a qualifié de « marteau des hérétiques » et que des gravures de l'époque le représentent avec un marteau en mains.<sup>1</sup> On ne saurait cependant le réduire à un rôle de contre-réformateur.

Une anecdote significative. En 1584, le pape Grégoire XIII nomme Charles Borromée, l'archevêque de Milan, visiteur apostolique pour la Suisse. Le nonce Bonhomini écrit à ce sujet à Canisius en se félicitant de cette nomination, car il estime que le cardinal Borromée sera un bon médecin pour guérir les maux dont souffrent les Suisses, et il demande à Canisius de collaborer avec lui.<sup>2</sup> Commentant la prochaine visite du cardinal, Canisius écrit au Père Claudio

Aquaviva, le supérieur général de la Compagnie : « Quant à l'illustrissime cardinal Borromée, il n'est pas encore arrivé, et lorsqu'il viendra, il suffira que le Père recteur de Lucerne le reçoive et l'accompagne au cours de sa visite. Pour ma part, je préfère me tenir à l'écart du cardinal Borromée plutôt que de lui être proche, car j'estime qu'il se montrera un médecin passablement exigeant envers les Suisses, qui me semblent assez susceptibles et délicats, surtout lorsqu'on touche leurs plaies. »<sup>3</sup>

Deux tempéraments inspirent deux attitudes différentes face à la Réforme protestante : le cardinal de Milan s'efforce de mettre en pratique les décrets du concile de Trente avec austérité et rigueur ; Canisius préfère renvoyer ses auditeurs à l'Écriture et à l'enseignement des Pères plutôt que de miser sur la force des décrets et des règlements.

*Pierre Canisius a vécu à une époque marquée par les guerres de religion, le bouillonnement des idées et la violence des affrontements entre théologiens et prédicateurs. S'il a combattu les erreurs des hérétiques, il n'a cessé de dénoncer une manière trop rude de les traiter, par ailleurs improductive, s'agissant en particulier des Allemands et des Suisses. Un aspect méconnu de sa personnalité.*

## Moins de rigueur, plus de charité

Si Canisius combat les erreurs des hérétiques, il ne cesse de leur manifester un grand respect sans jamais se montrer intolérant, persuadé que « Rome peut facilement tout obtenir de l'Allemagne à condition de comprendre qu'il faut traiter convenablement les Allemands ».<sup>4</sup>

- 1 • Cf. **Johannes Metzler**, *Petrus Canisius Deutschlands zweiter Apostel. Ein Charakterbild*, Erste bis Dritte Auflage, B. Kühlen Kunst- und Verlagsanstalt M. Gladbach 1925, p. 105.
- 2 • Lettre du 28 avril 1584. Cf. **Braunsberger Otto**, *Beati Petri Canisii Epistulae et Acta*, Herder, Friburgi Brisgoviae, Sumptibus Herder 1896-1923, (I-VIII), VIII, p. 193.
- 3 • Lettre du 16 septembre 1584. Cf. **Braunsberger**, op. cit., VIII, p. 201.
- 4 • Lettre à Diego Laínez du 22 avril 1559. Cf. **Braunsberger**, op. cit., II, p. 398.

S'adressant aux membres de la 2<sup>e</sup> Congrégation générale de la Compagnie de Jésus (1565), il déclare : Vous voulez aider les Allemands ? Alors il vous faut éviter toute agressivité et toute haine envers ceux qui ne croient pas comme vous et leur montrer beaucoup de charité et de bienveillance en publique comme en privé.<sup>5</sup>

Face à la situation scandaleuse du clergé allemand, il insiste pour que Rome ménage l'Allemagne, qui n'est pas l'Espagne,<sup>6</sup> et sur la nécessité de procéder avec beaucoup de charité et de compréhension : les excommunications et les lois auxquelles recourt Rome peuvent, peut-être, être efficaces dans des pays catholiques, mais elles sont contre-productives en Allemagne, argue-t-il.

Canisius combat aussi l'introduction par l'Eglise de règles trop strictes pour réadmettre les catholiques tombés dans le luthéranisme : « Pour l'amour de Dieu, ne nous forcez pas à éteindre la mèche qui fume encore, ni à rendre notre ministère odieux à beaucoup en paraissant vouloir les rigueurs d'une nouvelle inquisition », écrit-il à son supérieur général François de Borgia.<sup>7</sup> En été 1568, alors qu'une commission de cardinaux planifie des mesures sévères et a déjà préparé des *Brefs* contre des ecclésiastiques et des évêques qui vacillent dans la foi, Canisius fait des propositions en faveur d'une manière d'agir plus douce et bienveillante, « parce que ce chemin est plus fécond pour aider », et il obtient gain de cause.<sup>8</sup>

Un autre de ses grands engagements sera l'adoucissement de la rigueur de l'*Index des livres prohibés*. A son avis, la Bulle de Paul III (*In Coena Domini*, 1536) est trop dure pour les Allemands : « Plût à Dieu que nous trouvions d'autres moyens d'aider peuple et pasteurs dans cette grande corruption actuelle,

surtout à l'heure où tout semble couvert d'excommunications... » Et lorsque Paul IV publie le premier *Index papal des livres prohibés*, il écrit que c'est « intolérable » et un « scandale ».<sup>9</sup> A plusieurs reprises, il demande à ses confrères de Rome d'intervenir en haut-lieu afin d'adoucir cette loi qui met en péril la formation dispensée dans les collèges et le travail des théologiens impliqués dans les discussions avec les réformateurs.<sup>10</sup> Son insistance ne sera pas vaine et il pourra saluer la publication du décret du concile de Trente (4 mars 1564), auquel il a travaillé, qui tempère les rigueurs de la *Bulle* de Paul III.

## Des propos posés

Tant son attitude que sa manière de procéder montrent que Canisius fait une distinction entre les hérésiarques et les autres. Il le dit dans un rapport adressé au Père général de la Compagnie Aquaviva, en 1582, qui avait demandé comment les jésuites pouvaient manifester de la bonté envers les personnes d'une autre foi, en particulier envers les protestants : « Un nombre infini d'entre eux adhèrent aux sectes nouvelles et s'égarent dans de fausses croyances religieuses, mais leur manière d'agir prouve assez que leurs erreurs procèdent bien plus de l'ignorance que de la malice. Ils s'égarent, mais sans dispute, sans préméditation, sans opiniâtreté. La plupart des Allemands sont par nature des personnes simples et bonnes. Nés

5 • Braunsberger, op. cit., V, pp. 80-81.

6 • Id., p. 413.

7 • Id., pp. 101, 129, 361.

8 • Id., VI, p. 583.

9 • O'Malley, *Les premiers jésuites 1540-1565*, Paris, DDB 1999, p. 444.

10 • Braunsberger, op. cit., II, p. 446.

et élevés dans le luthéranisme, ils reçoivent avec docilité ce qu'on leur enseigne dans les écoles, les églises et dans les ouvrages hérétiques. Et voilà la raison pour laquelle ils s'égarèrent. »<sup>11</sup>

Plutôt qu'un théologien spéculatif, Pierre Canisius est un homme de la parole orale et écrite. Prédicateur et écrivain fécond, il ne recourt jamais au vocabulaire agressif et injurieux qui est de règle parmi les polémistes catholiques et protestants de l'époque.

Certes, à l'adresse des hérésiarques, il a parfois des apostrophes un peu vives, mais rien de comparable avec les invectives que ces mêmes personnes réservent au pape et aux évêques. Son ambition est de surpasser en amour et en modestie ceux qui mettent trop de passions humaines dans leurs écrits : « Au lieu de guérir les Allemands, ils les irritent plutôt avec ce remède et cette manière trop brutale de les traiter. »<sup>12</sup>

Non seulement il évite les expressions agressives, mais il les combat chez les autres, ne les tolérant pas chez ses confrères, allant jusqu'à biffer de sa propre main des formulations blessantes pour les protestants dans un écrit d'un confrère espagnol.<sup>13</sup> Même lorsque lui et la Compagnie sont la cible de propos injurieux et de provocations sans mesure, il reste fidèle à cette attitude et il encourage ses confrères dans le même sens.

Face aux innombrables drames et difficultés qu'il a dû affronter au cours de ses mandats de provincial et de supérieur religieux, jamais Canisius ne s'est départi de cette attitude bienveillante, au point qu'on lui a reproché de se

montrer trop bon envers ceux qui lui ont causé bien des soucis. Au nouveau supérieur de la communauté de Lucerne, effrayé par l'ampleur de ses responsabilités, il écrit en 1597 : « Il serait sage pour vous, dans les débuts, de passer par-dessus les fautes qui pourraient se produire dans la conduite de vos frères. De la sorte, ils se montreront plus disposés à aimer qu'à craindre leur supérieur. » Etre proche et doux, telles sont les qualités qu'il recommande aux supérieurs pour qu'ils puissent réformer sans blesser personne.

## A la source de la miséricorde

Où puisait-il l'énergie et la force de cette attitude pleine de compréhension et de miséricorde ? Dans une confiance sans limites en Dieu et un amour immense pour le Christ, nourri par une vie de prière intense (jusqu'à 7 heures par jour à la fin de sa vie).<sup>14</sup>

Se référant aux *Exercices spirituels* qu'il a faits sous la conduite du jésuite savoyard Pierre Favre, Canisius confesse : « Dès lors, mon unique et principale préoccupation a été de suivre le Christ, qui m'a regardé avec miséricorde et qui, pauvre, chaste et obéissant, me précède sur le chemin de la croix. »<sup>15</sup> Lui parle-t-on des maladroites et des fautes d'un tiers ou des siennes, il se borne à dire : « Que le Seigneur Jésus

Pierre Canisius, miniature (1699)



11 • Id., VIII, p. 131.

12 • Id., II, pp. 397-398.

13 • Id., II, pp. 72-73.

14 • Id., VIII, p. 128.

15 • Id., I, p. 44.

daigne avoir pitié de nous et de tous les malheureux. »<sup>16</sup>

Dans des notes autobiographiques, relatant sa vie, il évoque les fautes de sa jeunesse. Le seul fait d'en prendre conscience lui paraît être un effet de la miséricorde de Dieu. Et dans son testament spirituel, il écrit : « Souviens-toi, Seigneur, de tes miséricordes et de tes grâces, qui sont de toujours. Oublie les fautes de ma jeunesse et mes transgressions. Qui peut discerner ses erreurs ? Purifie-moi de celles qui m'échappent, et pardonne-moi les autres. Car mes années, mes mois et mes jours ne sont rien s'ils ne sont pas mesurés à l'aune de ta clémence, et si par le sang sacré de ton Fils tu ne purifies pas le vieil homme de toute corruption et de toute tache. »<sup>17</sup>

Il faut sans doute explorer une autre source de cette attitude bienveillante, marquée au coin de la miséricorde : la dévotion au Sacré Cœur de Jésus, découverte grâce à ses relations avec les chartreux de Cologne, et dont il fut l'un des promoteurs, cent cinquante ans avant Marguerite Marie Alacoque (1617-1690), et, semble-t-il, le premier jésuite avec saint Pierre Favre à la propager.

Le 4 septembre 1549, avant de prononcer ses vœux entre les mains de saint Ignace, Canisius est gratifié d'une expérience mystique, une sorte de vision, qu'il évoque dans son *Testament* : « Vous, mon Sauveur, vous m'avez alors, en quelque sorte, ouvert le Cœur de votre Corps très saint. J'avais l'impression d'en voir l'intérieur. Vous m'avez dit de boire à cette fontaine, m'invitant à puiser les eaux de mon salut à votre source, ô mon Sauveur. Pour moi, j'éprouvais un grand désir de voir couler de là dans mon âme, à flots, la foi, l'espérance et la charité. J'étais assoiffé de pauvreté,

de chasteté et d'obéissance, et je vous priaï de me purifier de la tête aux pieds, de me couvrir et de me parer. Puis j'osais approcher de votre Cœur, tout rempli de douceur, et y apaiser ma soif ; et vous m'avez promis une robe tissée de paix, d'amour et de persévérance, pour couvrir mon âme dénudée. Avec cette parure de salut, je sentis grandir en moi la confiance de ne manquer de rien et que tout se tournerait à votre gloire. »<sup>18</sup>

Au moment de mourir à Fribourg, Pierre Canisius tenait entre ses mains un petit carnet dans lequel il avait recopié des prières qui lui étaient familières et d'autres composées par lui-même. Pour la prière du matin, il a noté : « Je loue et bénis, je glorifie, je salue le très doux et bienveillant Cœur de Jésus-Christ, mon fidèle amant. (...) O mon ami je vous offre mon cœur (...) pour que vous vous en serviez... » Avant d'aller dormir, il s'unit à tous les saints qui remercient Jésus pour tous les dons dispensés par son Cœur. Et au cours de la journée, lorsque la cloche sonne les heures ou en commençant un travail, il dit : « Je vous loue et glorifie, très doux et très aimable Cœur de Jésus, dans et pour tous les biens que votre très glorieuse Divinité et très sainte Humanité ont fait en nous par le très noble moyen de votre Cœur, et feront encore en nous dans les siècles des siècles. »<sup>19</sup>

**P. E.**

16 • James Brodrick sj, *Saint Pierre Canisius*, traduit et adapté par J. Boulangé sj et A. Noché sj, Spes, Paris 1956, vol. II, p. 493.

17 • Braunsberger, op. cit., I, pp. 41-42.

18 • Id., pp. 54-57.

19 • Id., p. 59.

19 • Id., pp. 54-57.

# Religiosité populaire

## Le Padre Cicero

●●● **Michel Bavarel**, Meyrin

En février dernier, au Mexique, le pape François a demandé aux évêques du pays « d'approfondir la foi à travers une catéchèse qui sache faire trésor de la religiosité populaire ». Une consigne bien différente de celle donnée au haut clergé brésilien dans la seconde partie du XIX<sup>e</sup> siècle, face à la montée du libéralisme et du positivisme, et qu'on a appelé la « romanisation » : reconquérir son pouvoir spirituel, en particulier dans les paroisses rurales abandonnées pratiquant un catholicisme fait de processions, de pèlerinages et du culte des saints, avec des interférences synchrétiques.

C'est dans ce contexte - marqué aussi par la domination des propriétaires fonciers, la fin de l'esclavage et la pauvreté - qu'apparut dans le Nordeste, à côté d'autres religieux charismatiques, la figure singulière du Padre Cicero, puni par son évêque mais encore révééré de nos jours.

Né en 1844 à Crato, dans l'Etat du Ceará, et décédé en 1934, Cicero Romão Batista fut ordonné prêtre en 1870. Il s'installa bientôt dans un hameau formé de quelques maisons de pisé, alors appelé Tabuleiro Grande. Il aurait pris cette décision à la suite d'un songe où le Christ lui aurait dit, face à une horde de Nordestins affamés : « Et toi, Padre Cicero, occupe-toi d'eux. »

De petite taille, blond, avec des yeux bleus pénétrants, il commença par embellir la chapelle du lieu, puis se voua à un intense travail pastoral, rendant visite aux fidèles, les conseillant, les accompagnant. Menant une vie austère, il combattit l'alcoolisme et la prostitution et exerça une forte influence sur les fidèles.

Pour l'aider dans son ministère, Padre Cicero - appelé affectueusement *Padim* (*parrain*) *Ciço* - forma, comme avant lui le Padre *Mestre* Ibiapina,<sup>1</sup> une fraternité laïque, composée de femmes, veuves ou célibataires, les *beatas*, et d'hommes, les *beatos*.

En 1889, un événement bouleversa le destin de Tabuleiro Grande comme l'existence du Padre Cicero. Alors qu'il venait de donner la communion à la *beata* Maria de Araujo, on vit du sang sortir de la bouche de celle-ci. Le phénomène se répéta à maintes reprises

*En affichant sa bienveillance envers une religiosité emprunte de pratiques « populaires », le Père brésilien Cicero fit au XIX<sup>e</sup> siècle figure d'ecclésiastique dissident. Une attitude que le pape François appelle aujourd'hui de ses vœux. « Ne vous préoccupez pas de me défendre, mes bons amis, un jour ce sera l'Eglise qui me défendra », disait le Padre Cicero. Ce jour est arrivé.*

1 • Né en 1806 et mort en 1883, José Antônio Maria Ibiapina fut juge, député et avocat, avant d'être ordonné prêtre et de se lancer dans une activité missionnaire hors norme dans le Nordeste du Brésil. Sans argent, mais avec le concours de milliers de personnes, il construisit écoles, hôpitaux, retenues d'eau et des « Maisons de Charité » accueillant orphelins et enfants abandonnés. Il a sans doute inspiré le Padre Cicero.

et fut interprété comme un écoulement du sang de Jésus. Le Padre Cicero garda prudemment le secret, mais celui-ci fut divulgué et des pèlerins commencèrent à affluer.

### « Miracle » et châtement

Le diocèse nomma une commission d'enquête composée d'ecclésiastiques et de professionnels de la santé. Elle conclut, en 1891, que ces faits ne pouvaient pas s'expliquer par la science. Mécontent de ce constat, qui risquait de contrarier la politique de « romanisation », l'évêque du Ceará, Dom Joaquim José Vieira, recourut à une seconde commission, qui émit un avis contraire. Dom Joaquim considéra dès lors le « miracle » comme une tromperie et exigea une rétractation publique. Plusieurs prêtres se soumirent, mais Padre Cicero, obéissant à sa conscience, refusa de déclarer que la *beata* l'avait abusé. L'évêque lui interdit d'administrer les sacrements. Le Padre se rendit à Rome dans l'espoir d'être réhabilité. En vain.

La condamnation ne tarit pas l'affluence des pèlerins, attirés par le « miracle » et par la réputation du Padre Cicero. Nombre d'entre eux s'établirent dans la localité, qui dépassa bientôt en importance la ville de Crato dont elle dépendait. Elle gagna son indépendance en 1911 et prit le nom de Juazeiro do Norte. « Juazeiro est devenu un refuge des naufragés de la vie. Des gens de partout qui, modestement, s'abritent sous la protection de la Sainte Vierge », notait alors Padre Cicero.

Parmi ces gens émerge la figure du *beato* José Lourenço, né dans l'Etat voisin de la Paraíba.

### José Lourenço, succès et attaques

En 1890, alors qu'il avait une vingtaine d'années et était en quête d'orientation pour sa vie, le jeune Lourenço approcha le Padre Cicero. Celui-ci, comme il le faisait souvent, lui proposa une période de pénitence. Quatre ans plus tard, il lui confia une ferme qu'il avait louée en un lieu appelé Baixa Dantas. José Lourenço s'y installa avec sa famille (ses parents étaient des esclaves affranchis) et le Padre Cicero leur envoya des pèlerins dans l'indigence et des hors-la-loi.

Bien qu'analphabète, José Lourenço leur prodiguait une formation agricole. Grâce à de considérables efforts - le *beato* lui-même ne ménageait pas sa peine -, la terre aride de Baixa Dantas devint bientôt l'une des plus productives. Contrairement à ce qui se passait ailleurs, les récoltes étaient réparties également entre tous. Se constitua ainsi une communauté fondée sur une religiosité populaire, suscitant autant de jalousie que d'admiration.

De son côté, privé de son ministère sacerdotal, le Padre Cicero était entré en politique. En 1911, il fut nommé maire (le premier) de la municipalité de Juazeiro do Norte, et plus tard vice-gouverneur du Ceará. Il stimula l'agriculture de subsistance et émit dix « préceptes écologiques » qui, affirmait-il, devaient permettre à la population, si elle les appliquait, de vivre en harmonie avec le *sertão*, la zone semi-aride du Nordeste. Il incitait aussi les fidèles à une vie de foi basée sur la prière et le travail, demandant que chaque demeure comporte un oratoire et un atelier.

Vers 1920, le Padre Cicero reçut en cadeau un taureau, qu'il confia aux bons soins de José Lourenço. L'animal, du fait qu'il appartenait au *Padim Ciço*, fut

traité avec un soin particulier. Bientôt la rumeur se répandit qu'il était adoré par la communauté de Baixa Dantas. Des prêtres de Juazeiro demandèrent aux autorités de mettre fin à cette hérésie. Pour calmer les esprits, José Lourenço fut emprisonné durant dix-huit jours et le taureau abattu.

En 1927, le propriétaire de Baixa Dantas vendit son bien et la communauté en fut expulsée, sans indemnisation. Elle s'établit sur une terre appartenant au Padre Cicero, le Caldeirão dos Jesuitas, un lieu difficile d'accès, proche de Crato. On y édifia une chapelle et des habitations, on creusa des retenues d'eau et l'on se voua à l'agriculture et à l'élevage. Des artisans se présentèrent et créèrent divers ateliers, ce qui permit à la communauté d'être pratiquement autonome. Grâce à ses réserves en vivres, elle put secourir de nombreuses familles souffrant de la faim lors de la grande sécheresse de 1932.

Cependant, comme l'avait montré l'épisode du taureau, le succès du mouvement égalitariste conduit par José Lourenço incommodait les autorités, les grands propriétaires et le clergé. La mort, en 1934, du Padre Cicero laissa le Caldeirão sans protection. D'autant que le Padre Cicero avait légué cette terre, avec d'autres possessions, aux Salésiens. Ceux-ci voulurent la récupérer. Les « élites » menèrent une campagne de diffamation contre José Lourenço et sa communauté, les accusant de communisme, de fanatisme et de pratiques immorales.

En 1936, une attaque fut lancée contre le Caldeirão, les maisons et les ateliers pillés et incendiés. Avec une partie de ses compagnons, José Lourenço par-

vint à se réfugier dans la Serra do Araripe. L'an suivant, une patrouille partie à la recherche des « fanatiques » tomba dans une embuscade montée par un groupe du Caldeirão - dont ne faisait pas partie le *beato*, pacifiste dans l'âme. S'ensuivit une intervention militaire, terrestre et aérienne. Trois avions bombardèrent et mitraillèrent les adeptes du *beato*, dont plusieurs centaines furent tués.

José Lourenço et d'autres survivants retournèrent au Caldeirão, mais ne purent y rester. Le *beato* décéda en 1946 de peste bubonique, dans le Pernambouc. Il fut enterré à Juazeiro do Norte, dans un cimetière qui jouxte la chapelle du Socorro où se trouve la tombe du Padre Cicero.

## Les fruits du Caldeirão

Le 20 septembre dernier, avec des centaines de personnes, j'ai participé, au Pèlerinage des communautés,<sup>3</sup> au Caldeirão du *beato* José Lourenço, où subsistent la chapelle dédiée à Ignace de Loyola et quelques ruines. Avant une messe « engagée », avec des accents de théologie de la libération, une vingtaine de jeunes du Mouvement des sans-terre (MST) ont célébré, par des chants et des danses, le 25<sup>e</sup> anniversaire de leur *asentamiento*, une communauté paysanne rassemblant 80 familles. « Nous sommes les fruits du Caldeirão », ont-ils proclamé.

Après la mort du Padre Cicero - souvent appelé *le bienfaiteur de Juazeiro* - ses ennemis espérèrent que la dévotion envers sa personne s'éteindrait rapidement. Bien au contraire ! On estime à environ 2,5 millions par an le nombre de pèlerins à Juazeiro do Norte (6 millions à Lourdes). La ville, née de cette dévotion, compte un quart de million d'habitants.

3 • Thème du pèlerinage : les communautés ecclésiales de base et l'écologie.

## église

Quelques charrettes tirées par des chevaux côtoient des autobus qui manœuvrent difficilement dans les rues encombrées. Les pèlerins passent la nuit dans des *ranchos* et des *pousadas*, humbles auberges alignées les unes à côté des autres. Ne manquent pas, bien sûr, les marchands de souvenirs qui envahissent aussi la colline du *horto* (appelée ainsi en référence au Jardin des oliviers), dominée par une statue du Padre Cicero de 27 mètres de haut, éclatante de blancheur sous le soleil. A proximité, les Salésiens s'efforcent d'achever une monumentale église.

## Réconciliation

En 1897, dans une lettre au nonce apostolique, Dom Joaquim avait accusé Cicero (et Ibiapina) de fanatisme, de mysticisme et de déséquilibre mental. Durant le XX<sup>e</sup> siècle, la controverse a continué à travers moultes publications. Ainsi l'ouvrage *Pré-*

*tendus miracles à Juazeiro* (1974) traite le Padre Cicero d'ignorant, alors que d'autres, au contraire, louent sa vaste culture et son souci « d'instruire et d'éduquer son peuple » ; ainsi des auteurs posent un diagnostic de paranoïa, tandis qu'un psychiatre juge le Padre Cicero « normal et équilibré ».

Nommé évêque de Crato en 2001, Dom Fernando Panico a institué une commission d'étude chargée de relire les documents concernant le Padre Cicero et les pèlerinages à Juazeiro do Norte. Il souhaitait ainsi encourager son diocèse à « surmonter les impasses provenant de son histoire, par la logique évangélique de dialogue et de réconciliation ». Les résultats de ses travaux ont été envoyés au Vatican en 2006. On a dû faire preuve de patience ... jusqu'à l'arrivée d'une lettre du secrétaire d'Etat du Saint-Siège, le cardinal Pietro Parolin, datée du 20 octobre 2015 et rédigée « selon la volonté » du pape François.

Ainsi Dom Fernando a pu annoncer aux fidèles, le 13 décembre dernier, que « l'Eglise catholique se réconciliait avec le Padre Cicero Romão Batista ». Sans se prononcer sur les questions « historiques, canoniques ou éthiques du passé », la lettre évoque « les bons fruits vécus par les innombrables pèlerins qui se rendent à Juazeiro, attirés par la figure de ce prêtre », dont la mémoire peut être un instrument d'évangélisation populaire. Le document romain met en évidence les aspects positifs de la vie du Padre Cicero - « Il a vécu une foi simple, en syntonie avec son peuple qui l'a compris et aimé » - et ajoute que son attitude d'accueil, « spécialement des pauvres et des souffrants », constitue un signe important et actuel.

Même si elle évoque aussi « les faiblesses et les erreurs » du Padre Cicero, cette lettre a suscité une grande joie - dont j'ai été témoin - à Juazeiro. Les plus enthousiastes ont tout de suite envisagé une canonisation « officielle », le peuple du Nordeste ayant depuis longtemps, lui, canonisé son *Padim Ciço*.

M. B.

Statue du Padre Cicero sur la colline du Horto



# Au delà de l'histoire

●●● **Patrick Bittar**, Paris  
réalisateur de films

cinéma

Un jeune couple d'amoureux folâtre au bord d'un lac paradisiaque de la campagne yougoslave, sous un soleil radieux. Jelena et Ivan ont prévu de partir tenter leur chance à Zagreb le lendemain. Mais pendant qu'ils s'ébatent, des troupes prennent position dans les bourgades environnantes, et des barrages de miliciens armés s'installent sur les routes qui relient les villages serbes et croates. Nous sommes en 1991, et c'est le début du premier - le plus tendu, le plus tragique - des trois volets de *Soleil de plomb*.

Chaque volet raconte une histoire d'amour contrariée entre une Serbe et un Croate, dans cette même région de Dalmatie, en été, à dix ans d'intervalle : en 1991, juste avant les premiers combats qui vont faire implorer le pays ; en 2001, juste après les derniers conflits en Macédoine ; et en 2011, quand la région est (re)devenue une destination touristique prisée. Jelena et Ivan, Nataša et Ante, Marija et Luka sont à chaque fois interprétés (avec justesse) par les mêmes acteurs, Tihana Lazovic et Goran Markovic.

Ce choix formel du réalisateur Dalibor Matanic est vraiment bien exploité. D'une histoire à l'autre, les deux comédiens conservent forcément leur âge et leur tempérament, mais ils sont aussi chargés du vécu de leurs personnages précédents, à la fois du fait d'une rémanence automatique chez le spectateur, et d'une subtile résonance scénaristique d'éléments des récits.

C'est surtout le contexte qui change en vingt ans : dans la première histoire, les tourtereaux vivent dans un rapport direct avec la nature, et leur naïveté va se briser avec la fracture ethnique de leurs communautés ; dans la dernière histoire, s'ajoute une perturbation d'un autre ordre : l'intrusion d'un mode de vie urbain hédoniste, à base de technocoke-sexe et bains de minuit.

Les scènes qui débutent chaque segment, en assurant la transition, sont particulièrement réussies. En 2001 par exemple, une succession de plans sur les ruines criblées de maisons campagnardes en dit long sur l'effroyable décennie qui a précédé. Chacun des courts-métrages dure environ quarante minutes, et Dalibor Matanic prend son temps (parfois un peu trop) pour montrer l'approvisionnement amoureux en dé-

***Soleil de plomb*,  
de Dalibor  
Matanic**

« *Soleil de plomb* »,  
premier volet.



**Midnight Special, de Jeff Nichols**

pit des ressentiments communautaires et personnels. Il sait ménager des respirations en offrant des plans sur des objets de l'intimité des familles ou sur les paysages, depuis les intérieurs modestes, dans la lumière dorée de l'été. Malgré ses qualités et son prix à Cannes l'année dernière dans la section « Un certain regard », *Soleil de plomb* risque de passer inaperçu face à ... *Batman V Superman*.

**Fausse route**

Deux hommes armés en cavale au Texas dans une Chevrolet. A l'arrière : un garçon de huit ans, portant des lunettes de natation bleues. Il s'appelle Alton et c'est lui l'objet de la traque.

Quand vient la nuit, Alton retire ses lunettes pour lire une BD, tandis que Lucas, le conducteur, met des lunettes infrarouge et roule à toute allure, phares éteints. A ses côtés, son ami d'enfance Roy, le père d'Alton, les guide vers un lieu énigmatique. Ils sont pourchassés par les sbires d'une secte et les agents du gouvernement (la totale : police / armée / FBI / NSA) : les premiers voient en Alton un messie sauveur, les seconds une arme dangereuse. Il faut dire que des sortes de rayons laser sortent inopinément des yeux de l'enfant, que son cerveau capte les ondes radio et qu'il fait tomber les satellites lorsqu'ils deviennent un peu trop fouineurs...

Dans *Midnight Special* comme dans ses deux films précédents - *Take Shelter* et *Mud*<sup>1</sup> -, Jeff Nichols sait installer le mystère et ne l'éclaircir que progressivement, au fil des événements. On retrouve également la figure paternelle (Michael Shannon, acteur fétiche de Nichols), isolée, marginale, en fuite, seule contre tous, contre la

logique et le sens commun ; sa composante prophétique est ici transférée au fils, prescient malgré lui d'un événement imminent à portée universelle.

Mais cette fois, ça ne tient pas la route : *Midnight Special* démarre comme un film de poursuites tendance thriller milénariste, emprunte la voie du fantastique, bifurque vers le drame psychologique (l'histoire de parents contraints de faire une confiance aveugle à leur enfant) et aboutit au film de science-fiction.<sup>2</sup> Aucune de ces pistes n'est vraiment exploitée et le scénario laisse de nombreuses portes entrebâillées.

Les petites touches de néo-spiritualisme n'arrangent rien : le « réconfort » que procure un face-à-face avec l'enfant au regard laser, la lumière<sup>3</sup> de l'au-delà, forcément intense, les *aliens* qui nous « surveillent ». Et la séquence finale de révélation fugace de « l'autre monde » témoigne d'un imaginaire pauvre et publicitaire, aussi décevant que celui qui gâchait la fin de *A Tree of Life*, de Terrence Malick. Quant aux personnages, ils ne sont pas attachants, et on ne croit pas à la famille composée par le gamin (glacial), Michael Shannon (toujours aussi marmoréen) et Kirsten Dunst (ennuyeuse comme dans les films de Sofia Coppola).

**P. B.**

1 • Voir la chronique cinéma dans *choisir* n° 642, juin 2013.

2 • Avec comme source d'inspiration déclarée, *Rencontres du 3<sup>e</sup> type* (1977), de Steven Spielberg.

3 • Le titre fait probablement référence à une chanson folk née dans les années 20 dans une prison du Sud et à son refrain : « Let the midnight special shine her light on me. »

# Le philosophe caméléon

## Ou le philosophe comédien

●●● **Gérard Joulé**, *Epalinges*  
écrivain et traducteur

Le poète John Keats disait : « Ce qui choque et scandalise le vertueux philosophe comble d'aise le poète-caméléon. » On peut se demander si le courant moderniste ou post-moderniste de la philosophie occidentale n'a pas fait sienne, en la prenant dogmatiquement au sérieux, l'assertion d'un poète qui n'était lui-même, comme il le dit, qu'un caméléon. Car il s'agit bien là d'une contestation radicale de l'esprit de sérieux, de fixité et de certitude, par des philosophes qui se posent comme des antiphilosophes, des contre-philosophes, sans pour autant être des poètes. Des poètes de la philosophie.

Au sérieux qui était naguère le garant de la vertu philosophique, ils n'ont de cesse d'opposer l'anti-sérieux, soit la farce, la dérision, le simulacre, la comédie, tout en tenant à être pris très au sérieux par ceux qui les lisent ou se disent leurs disciples. L'ancienne vertu philosophique, celle d'Aristote, de Descartes, de Leibniz, de Spinoza, s'est transformée sous leurs doigts en vice, en infamie, en blasphème.

Le chef de file, le théoricien de cette tendance destructurante de la philosophie d'aujourd'hui est incontestablement Michel Foucault. C'est de lui que nous entretient François Bousquet, dans un essai qui parfois tient du pam-

phlet, du pamphlet tel que des apologistes d'hier comme G.K. Chesterton l'entendaient.

J'ai intitulé mon article : *Le philosophe caméléon ou le philosophe comédien*. J'aurais pu l'appeler le philosophe scélérat si cette dénomination n'avait pas été prise par le grand maître à penser de cette bande, par le grand libérateur de l'humanité : le célèbre, l'infâme, le luciférien marquis de Sade, dont Michel Foucault n'est que le très obéissant serviteur.

La scélérateuse dont se pare, dont se targue et sur laquelle Michel Foucault fonde sa pensée est loin, bien loin du caméléonisme dont parlait Keats, on l'aura compris. Elle est sans limites, hors normes, comme on se plaît à dire aujourd'hui. Elle est même sans fondement, car un fondement la limiterait. Elle est même hors du langage, car le langage la limiterait en la définissant, en la fixant, donc en la stérilisant et en la banalisant. Et c'est là l'un des nœuds du problème. Comment être un philosophe, comment parler du Mal - car au fond c'est bien de cela qu'il s'agit - sans les mots ?

« Un pied au Collège de France et un autre en enfer », dit plaisamment François Bousquet. Etant bien entendu que le Collège de France ne deviendra

**François Bousquet**,  
« Putain » de saint  
Foucault. *Archéologie  
d'un fétiche*,  
Paris, Pierre-Guillaume  
de Roux 2015, 114 p.

jamais un enfer mallarméen « où se torquent des guirlandes célèbres », enfer auquel aucun des membres de cette tribu ne croit d'ailleurs. Enfer qu'ils ont éliminé de leur pensée en éliminant, ou du moins en s'efforçant d'éliminer, le dieu qui aurait pu les y mettre. Mais ils ne sont pas tout à fait sûrs d'y être arrivés. C'est pourquoi ils redoublent d'efforts, c'est pourquoi ils s'agitent sur tous les fronts.

## Hautes origines

En fait, le mal vient de plus loin, de plus haut, qu'ils en aient conscience ou non. Il remonte aux grands hérésiarques gnostiques des premiers siècles après Jésus-Christ, les Marcion et les Valentin, qui niaient pour les uns la divinité du Christ et pour les autres son humanité. Il remonte à la négation de l'Incarnation. Il remonte à ce que saint Paul appelle la conspiration de l'esprit contre la chair et de la chair contre l'esprit. De là l'angélisme, de là la déssexualisation du corps, de là la négation du sexe masculin et du sexe féminin, donc de l'altérité, de là le culte d'une androgynie rêvée qui aurait précédé la naissance de l'être humain sexué.

Ce mal, cet angélisme, voire ce luciféranisme, avait commencé ses ravages vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Chez Sade, bien sûr, quoique l'athéisme de Sade l'empêche de prendre en considération la figure de Satan qui, lui, n'est pas du tout athée. Mais surtout chez Vigny, chez Baudelaire, qui oscille sans cesse entre deux pôles opposés, de Maistre et Poe, et plus encore chez le délicat, le très raffiné, le très pince-sans-rire Stéphane Mallarmé, caméléon bien autrement dangereux que celui dont Keats avait idée. Mais on n'y prenait pas garde. Mallarmé était un homme si

charmant. Il avait de si exquis disciples. L'athéisme de Renan, de Valéry, etc. n'inquiétait personne, à part deux ou trois lions catholiques comme Bloy ou Claudel, qu'on laissait rugir dans leur coin. L'école et l'université enseignaient et laissaient enseigner tout ou à peu près. On vivait sous le règne de la liberté de pensée et d'expression. Pourquoi interdire des philosophies dont ceux qui les pratiquaient ne savaient même pas qu'elles avaient été condamnées par l'Eglise, puisqu'au fond ce qu'on cherchait à démolir, c'était l'Eglise elle-même ?

## Un guillotineur

Michet Foucault a l'âme d'un assassin, comme beaucoup d'écrivains d'ailleurs. C'est un guillotineur. Ce qui n'est pas sans grandeur. Avoir des haines vaut mieux que de n'en avoir pas. Car si l'on veut se mêler d'aimer, autant le faire avec férocité.

Le monde de Foucault est un monde féroce. Féroce comme le plaisir. Un monde sans durée et sans limites. Sans attente non plus. L'instant prime tout. L'instantanéité du plaisir. Le corps de la jouissance et la jouissance du corps sont les seuls objets désirables. Tout ce qui n'est pas violence et violence faite à son corps est évacué. Il n'y a même plus de chemin pour aller d'un corps à l'autre, d'un sexe à l'autre, puisque l'identité distincte des corps et des sexes a disparu. Tous les bordels à garçons se ressemblent. Celui de Foucault n'est pas différent de celui de Proust. Il n'y a pas deux Sodome. Il n'y en a qu'une.

Aussi n'y a-t-il rien d'étonnant, comme le relève François Bousquet, à voir l'alliance, je n'ose dire le mariage, entre le néolibéralisme et la société permissive,

mariage qui déchaînait les foudres d'un Pasolini, soit dit en passant. Tous les enfers se ressemblent, et la quête exclusive du plaisir est la meilleure définition de l'enfer. Foucault est-il mort trop tôt pour se rétracter et désavouer ses disciples ? Il y avait, semble-t-il, assez de grandeur et de rage en lui pour cela. Mais quel bras peut-il arrêter l'homme qui veut sa propre damnation ?

Georges Bataille et Jean Genet, qui ont marqué le jeune Foucault, n'avaient pas ébranlé autant les assises de la société qui, depuis longtemps d'ailleurs, de capitulation en capitulation, de démission en démission, de déicide en régicide, de régicide en parricide, avait perdu le nord. Bataille et Genet étaient restés au fond de l'âme catholiques. Renégats, blasphémateurs, tant qu'on voudra, mais catholiques. D'ailleurs la politique et la société ne les préoccupaient guère.

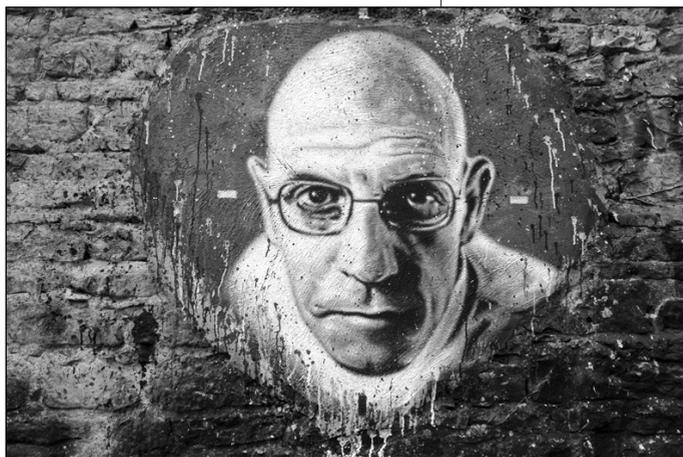
Avec Foucault, c'est une autre affaire. C'est la société toute entière qui bascule et qui bascule avec ivresse. C'est la société toute entière qui change de nature. La science, le libéralisme, la permissivité et la consommation travaillent à cette révolution anthropologique. Avec Foucault, c'est la société secrète de Sodome, c'est la philosophie tapie dans l'ombre qui sort de son ghetto, de sa clandestinité, et qui, libérée, si j'ose dire, de ses chaînes, prend le pouvoir, donne le ton, indique la direction et communique le virus. Et elle y réussit le plus facilement du monde par le truchement de l'école et de l'université, ces deux mamelles de la République, une et indivisible, temple et sanctuaire de la sacro-sainte laïcité.

Avec Foucault et ses séides, la guerre est déclarée au grand jour. La guerre aux dernières poches de résistance, entrées à leur tour dans une espèce de

clandestinité. La République honore, décore et rétribue grassement ses idoles, car qu'est-ce qu'une religion sans idoles et sans prêtres ? Et la République est une religion comme une autre. Jean-Paul Sartre fut, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le pape de l'existentialisme, autrement dit le maître à penser de l'intelligentsia, tout comme André Breton avait été après la Première Guerre mondiale le pape du surréalisme. L'un et l'autre étaient bien sûr partisans d'un monde sans frontières (sans nations) et d'un communisme platonicien. Au fond, cela n'allait pas encore trop loin et les familles bourgeoises et prolétaires de France et de Navarre pouvaient continuer de dormir tranquillement, en attendant l'avenir radieux qui leur était promis et l'avènement de la démocratie et de la paix universelle. Ce qu'on appelle aujourd'hui la mondialisation.

Mais Breton et Sartre n'étaient pas descendus, comme Foucault, ce troisième pape, celui de la post-humanité, dans l'enfer fascinant de la sexualité. Ils n'avaient pas, philosophiquement parlant, ouvert toutes grandes les portes de la libération sexuelle. « L'épistémè de l'époque est foucauldienne,

*Michel Foucault, fresque de « La demeure du chaos » conçue par Thierry Ehrmann à Saint-Romain-aux-Monts-d'Or (F)*



écrit François Bousquet. Il exprime les aprioris philosophiques, les croyances positives et les processus inconscients à l'œuvre dans une époque donnée. La nôtre donc. Le refus des assignations sexuelles, les études de genre, la politisation du corps, la revanche des minorités, la déconstruction de la notion de déviance, c'est lui aussi, c'est lui surtout. Biopolitique, dispositifs, gouvernementalité, autant d'éléments du langage passés dans le vocabulaire. Son archéologie des énoncés est devenue un mantra de la sociologie. Les *gender studies*, les *cultural studies* et autres *gay* et *lesbian studies* se servent de son œuvre comme d'un *sextoy* conceptuel... »

## L'expérience d'abord

Ce qui retient son attention, aiguise sa curiosité et stimule ses fantasmes, c'est que le néolibéralisme se présente comme le plus prometteur des chantiers : *terra incognita* et bouillon de culture hostile à tout encadrement, toute restriction, tout principe de précaution. Voilà ce que lui offre le néolibéralisme : une promesse d'atomisation, de dissolution sociale, d'insécurité culturelle, de désordre et d'anarchie. « De ce qu'on pourrait appeler une déconstruction "créatrice". Un mélange de déconstructionnisme échevelé et de dérégulation débridée. » De fait il n'y a plus de communauté politique, rien qu'un agrégat de communautés, à quoi se réduit le communautarisme.

L'homme et le monde sont devenus un champ d'expérimentations illimité. Mr Hyde a pris le pouvoir. Monde de fauves, sans transcendance, sans hiérarchie, où le plus fort impose sa loi. Monde où la trahison, le mensonge et la tromperie ne sont même plus possi-

bles, car la parole n'est jamais donnée. Monde sans paroles et monde sans langage. Le langage juste n'étant autre que Dieu lui-même.

La pensée de Foucault, comme toute pensée moderne, s'inscrit dans la grande révolution métaphysique commencée depuis la Réforme par la substitution d'une doctrine de l'expérience (que les modernes appellent la liberté) à la logique fondée sur la Révélation. Avec son goût de la liberté, l'expérience tend à oublier qu'elle n'a pas plus créé le langage qu'elle n'a créé le monde. Avec sa manie de l'expérimentation, l'humanité a cessé de pouvoir regarder en face sa condition mortelle. Là est le secret de notre désespoir moderne. La dialectique moderne oublie que l'individu veut savoir pourquoi il disparaît avant d'avoir pu terminer ses expériences. Parce qu'ayant abandonné la logique pour la doctrine de l'expérimentation, il s'est produit une rupture de l'équilibre aux dépens des puissances de vie et de fécondité, en faveur des puissances de mort, représentées par l'art et par une dissociation de l'existence et du langage.

Ainsi François Bousquet termine-t-il son livre par ces lignes : « Tu seras un homme mon fils, pas un *queer*, ni un *trans*. » La raison en est simple et c'est Jean Genet (comédien et martyr selon Sartre) qui l'a résumée mieux que personne : « La condamnation portée sur les voleurs et les assassins est rémissible, non la nôtre. Ils sont coupables par accident, notre faute est originelle. Nous paierons cher le sot orgueil qui nous fit oublier que nous sortons du placenta. Car ce qui nous damne et damne toute passion, c'est moins nos amours infécondes que le principe stérile qui fertilise le néant de nos actes. »

G. J.

# Dépénalisation de l'euthanasie

Voilà un livre bien construit, honnête, provenant d'un homme dont l'autorité en la matière ne fait aucun doute : théologien flamand (actuel supérieur des Frères de la Charité), il a longtemps été directeur d'institutions psychiatriques. Le titre, *La boîte de Pandore*, résume bien le constat de l'auteur : la dépénalisation de l'avortement a préparé celle de l'euthanasie (en Belgique en 2002), ainsi que son combat : René Stockman s'est courageusement engagé dans le débat public. Ces deux dépénalisations, analyse-t-il, sont le résultat de la perte du sens de la vie et de la dignité de toute personne.

La vision chrétienne de l'humanité s'oppose frontalement à ce constat. Pour elle, chaque homme est unique, créé par Dieu, à sa ressemblance, et donc à respecter de la naissance à la mort naturelle.

Pour asseoir cette doctrine sur des bases solides, l'auteur part de la Genèse (1-3), puis il parcourt les Evangiles - un exemple, son regard sur le fils prodigue : le fils a obtenu son autonomie et coupé les relations avec son Père, mais ce dernier n'a pas changé d'attitude et lorsque son fils revient, c'est la fête -, citant saint Paul, des encycliques ou des documents conciliaires. Il insiste sur la conception chrétienne de la souffrance, loin de tout dolorisme, sur la Résurrection, sur la fragilité de la vie et particulièrement sur la fragilité et « l'humilité de Dieu » (François Varillon).

L'Eglise a-t-elle voix au chapitre ? L'auteur emprunte au prélat anglican Rowan Williams la distinction entre sécularisation « procédurale », ouvrant au pluralisme et à la collaboration, et sécularisation « programmatique », qui relègue la religion à la sphère privée. C'est contre cette seconde forme qu'il se bat, « telle une voix qui crie dans le désert », persuadé de l'urgence de promouvoir un monde meilleur. L'ouvrage aborde d'autres thèmes importants, comme l'absolutisation de l'autonomie. Aujourd'hui « la volonté absolue d'auto-détermination de l'homme prime sur celle, primordiale, de protéger la vie ». Ou encore l'absolutisation du corps parfait et perfectible, ce même corps dont on veut se débarrasser quand il commence à faiblir. Il aborde aussi le mythe de la qualité de la vie, un concept impossible à définir et à mesurer par des statistiques puisqu'il est éminemment personnel.

Ce livre, dense et rigoureux, qui ne prétendant ni convertir ni imposer quoi que ce soit, est à lire par tous les soignants bien sûr, mais aussi par tous ceux et celles qui réfléchissent à l'éthique sociale. En plus, l'auteur nous ouvre, par plusieurs citations, à l'air vif de la pensée néerlandaise, pratiquement inconnue chez nous.

**Jacques Petite**

**René Stockman**  
*La boîte de Pandore. Réflexion sur l'euthanasie sous une perspective chrétienne*  
Namur, Fidélité/Éditions jésuites 2015, 148 p.

# Vieillir avec la Bible

**Anne Sandoz Dutoit,**  
*Vieillir. Un temps  
pour grandir,*  
Bière, Cabédita 2014,  
96 p.

L'auteure travaille comme bénévole dans un établissement médico-social. Les personnes âgées ne lui sont donc pas étrangères et la Bible non plus. Une Bible qu'elle va citer avec justesse tout au long de son livre, lequel se lit avec intérêt et émotion.

Cet ouvrage est né, dit-elle, du désir de marquer le respect, la tendresse et la reconnaissance qu'elle éprouve à l'égard des aînés. En avançant dans son projet, elle s'est souvent demandé « comment parler de la vieillesse » alors qu'elle n'a pas atteint l'âge de la retraite. Une chose est sûre, elle s'adresse à toute personne qui veut prendre conscience que vieillir est l'affaire de chacun et qu'on peut construire sa vieillesse avant de se sentir vieux.

La Bible va donc l'entraîner, et nous entraîner, à la suite d'Abraham, Sarah, Elisabeth, Zacharie, Jacob, Joseph et ... Jésus. Dans le deuxième chapitre, Anne Sandoz Dutoit analyse très finement Caïn et Abel. Caïn qui « croit » savoir quels sont les sentiments de Dieu à son égard, qui pense être moins aimé et qui, sur une accumulation de malentendus, d'interprétations fondées sur rien, finira comme on le sait. Avec Jésus, nous touchons le monde des sourds-muets et des aveugles, qui nous renvoient, au sens figuré, à une incapacité de compréhension. Ce Jésus qui appelle « les yeux à s'ouvrir, les oreilles à entendre, le cœur à comprendre ». Voilement, dévoilement, compréhension et incompréhension.

Et l'auteure de revenir aux personnes âgées dont les contacts humains se raréfient, et pour lesquelles les sons se font de plus en plus étouffés et les contours plus flous. C'est peut-être l'occasion ultime, nous dit-elle, de naître à une vie intérieure qui n'a pas eu le temps d'être cultivée auparavant.

A travers les textes de la Bible qu'elle propose, se pose la question : « Comment interpréter la division du temps et de l'espace ? » Le lecteur n'est-il pas invité à prendre de la distance par rapport aux repères quotidiens auxquels il est habitué, pour aller au-delà de la réalité finie ? Jésus n'invite-t-il pas ses contemporains - et nous aujourd'hui - à adopter un autre mode de compréhension où la logique divine vient élargir la vision habituelle ? Ce sont des personnes âgées (Syméon et Anne) qui perçoivent ce qui se concrétise dans l'enfant Jésus. L'humain âgé est donc, selon l'auteure, celui qui peut replacer ses cadets dans un tissu narratif plus vaste.

Et de terminer avec ce regard ébloui : « L'existence de l'être humain n'est véritable que si elle se laisse prendre dans le mouvement du Souffle divin, qui Lui seul donne l'intelligence du cœur. » Merci pour ce beau regard.

**Marie-Luce Dayer**

## ■ Histoire

**Chantal Reynier*****Vie et mort de Paul à Rome***

Paris, Cerf 2016, 306 p.

Ce livre, merveilleusement clair, savant sans pédanterie et coloré dans ses évocations, est éclairant dans trois directions : l'Empire romain tel que le perçoit Paul de Tarse, la ville de Rome telle que la découvre Paul au milieu du I<sup>er</sup> siècle - puis les conditions de ses arrestations et de ses incarcérations, à Jérusalem et à Rome -, enfin les suppositions relatives à sa mort et à sa sépulture. Trois éclairages qui rappellent que, Juif puis chrétien, Paul est et reste un citoyen romain. Par deux fois, il revendique cette « dignité » : à Jérusalem, où il ne sera pas fouetté, et à Rome où, condamné à mort, il aura le cou tranché, comme un citoyen romain.

Ce livre donne une idée très juste de ce que sont les relations entre Juifs et Romains, si différentes en Palestine, où les Romains sont des occupants, avec des Juifs résistants et des Juifs collaborateurs, et à Rome, où des communautés juives vivent souvent dans le mépris mais sans être nécessairement persécutées. Et c'est sur ce terrain juif que vont en partie s'installer les chrétiens, avec d'autres motifs de conflits - entre chrétiens de culture juive et chrétiens d'origine païenne. Ce qui éclaire la position du Paul « catholique », pour qui il n'y a plus ni Juifs ni païens, mais une seule communauté chrétienne (ce qui signifie alors *catholique*).

Mais qu'on ne s'y trompe pas : « Si l'Eglise de Rome n'a pas joué de rôle prépondérant avant le début du III<sup>e</sup> siècle et même du IV<sup>e</sup> siècle, et si les communautés chrétiennes sont plus nombreuses en Orient et en Afrique, à Rome se retrouve pourtant un échantillonnage de toutes les tendances du christianisme, qui s'affrontent à un moment ou un autre, et qui, dans cette ville, résoudre leur conflit. » Alors, n'est-ce pas cela la Ville éternelle : l'espace et l'autorité de la réconciliation ?

Un livre passionnant, édifiant et étrangement actuel.

Philibert Secretan

## ■ Société

**Hans Küng*****La mort heureuse***traduction de Jean-Louis Schlegel  
Paris, Seuil 2015, 136 p.

N'ayant jamais eu de sympathie ni pour la personne ni pour les idées de ce grand théologien, je me suis attelé à ce livre, curieux d'y découvrir de nouveaux arguments philosophiques en faveur du suicide assisté, et décidé de n'y voir que les pensées positives. Je l'ai lu deux fois, et j'en suis sorti profondément déçu.

Le titre, en français, semble une affirmation absurde. Le titre allemand originel *Glücklich sterben ?* (2014), avec son point d'interrogation qui change toute la perspective, est beaucoup plus adapté. L'ouvrage est en fait un amalgame d'articles, de rappels, d'interview, de réactions de lecteurs aux précédentes publications, etc. L'auteur y multiplie les précautions, dès l'avant-propos personnel, puis une introduction, des éclaircissements et enfin un post-scriptum. Hans Küng part de sa propre maladie de Parkinson (on se serait attendu à des observations personnelles, notamment spirituelles, mais en vain) et de la mort de son frère et d'un ami, pour asséner des (ses) vérités sur les souffrances insurmontables qui accompagnent les maladies (même la démence d'Alzheimer entraînerait, selon lui, des souffrances physiques effroyables) et que les médecins prolongent, notamment par les soins palliatifs regardés avec condescendance.

Dans sa fierté de faire partie d'Exit, l'auteur va chercher des arguments théologiques, dont deux m'ont laissé pantois, voire atterré : 1. Dieu est « amical » avec l'homme, donc il comprend qu'il ne veuille pas souffrir, ni physiquement ni mentalement de sa déchéance ; 2. Le chrétien est heureux de mourir, parce que sa foi lui donne la certitude qu'il va trouver le bonheur dans l'au-delà, donc se donner soi-même la mort est une bonne chose. Mais le pire, à mon avis, c'est la manière souvent felleuse avec laquelle Hans Küng juge l'attitude de Paul VI, et surtout de Jean Paul II, face à la maladie et à la souffrance.

Finalement, on peut se demander pourquoi ce grand penseur a écrit ce dernier livre.

Jacques Petite

## ■ Religions

**Emilio Platti**  
**L'islamisme**

*Forme moderne du radicalisme islamique*  
Namur, Fidélité 2016, 120 p.

Un éminent connaisseur de l'islam nous fait le cadeau d'un petit ouvrage indispensable à quiconque s'interroge et s'inquiète du poids de l'islam dans le monde actuel. Présent sous les formes les plus diverses (politiques, sociales, culturelles, religieuses) l'islam doit être à la fois combattu et reconnu.

Le Père dominicain Platti nous y aide de trois manières : 1. en expliquant la *complexité* de l'islam sunnite, chiite, soufi, etc., 2. en exposant deux versions relativement modernes - wahabisme et mawdûdisme - d'une volonté de retour à un islam *purifié* des apports « corrupteurs » de l'Occident colonisateur et athée, 3. en montrant qu'à travers un certain nombre de penseurs actuels, l'islam redécouvre ses propres racines *spirituelles*, recouvertes d'un dur asphalte de juridisme (la charia) et d'ambitions politiques (restauration du califat). De quoi nourrir l'espoir d'un dialogue entre islam et christianisme.

De même, suggère Emilio Platti, que l'Eglise catholique a dû apprendre à se défaire d'une certaine idée de la chrétienté, dont le modèle se retrouve dans l'islam médiéval, de même l'islam doit redécouvrir, en arrière de sa tradition civilisatrice et conquérante et de ses terribles conflits internes, une inspiration qui mérite le nom de foi. « Des chercheurs musulmans modernes insistent sur le fait que ce n'est qu'à partir d'une réflexion sur la foi qu'on pourra se rendre compte de la terrible tragédie que représente la réduction de la foi musulmane (et de la dimension éthique de la foi) à son aspect politique. »

A lire d'urgence.

Philibert Secretan

## ■ Eglise

**Hyacinthe Vuillez**  
**Petite histoire du Saint-Esprit**

Paris, Salvator 2015, 136 p.

Dans la religion chrétienne, la trinité Père-Fils-Saint-Esprit est un des piliers de la foi. Force est de reconnaître que si les notions de Père et de Fils sont palpables, concrètes et claires, il n'en va pas nécessairement de même pour le Saint-Esprit, catégorie non imagée et non représentable, sauf symboliquement.

Le petit livre du prêtre savoyard Hyacinthe Vuillez vient à son heure pour rappeler que de tout temps l'être humain en a ressenti le souffle. Que l'on soit dans les pratiques animistes ou polythéistes, ou dans les monothéismes apparus dès le 1<sup>er</sup> millénaire avant J.-C., l'être humain sait qu'il y a « une âme dans les êtres inanimés », et que lui-même est un « être spirituel incarné dans un corps ».

L'identité entre l'âme et l'esprit est suggérée par Vuillez, et le pari est de trouver dans son parcours terrestre l'accès à la vraie vie qui est spirituelle. Car l'esprit « est le cœur qui bat dans tous les êtres ». Et la prise de conscience de son vrai être, la connexion avec ce cœur, ne se traduit aucunement par un repli sur soi, mais par l'amour désintéressé, l'engagement sur la base de la vérité ressentie intensément en soi : « La charité, première de toutes les vertus, signe la présence et l'authenticité de l'Esprit. » Cette sagesse profonde se retrouve également dans le bouddhisme, où *l'éveillé* ne garde pas son précieux trésor pour lui mais reste présent au monde pour le salut de tous les êtres.

Sachant l'existence du mal et de la tentation, Vuillez insiste sur les risques : confondre la lettre et l'esprit, dévoyer le spirituel en un enjeu de pouvoir (par exemple à travers les pratiques magiques), ou encore l'étouffement du monde par le consumérisme et le matérialisme.

« L'humanité est en manque de sens », « jamais les hommes n'ont accumulé autant de richesses qui sont aussi mal partagées » : ce sont là deux constats que fait l'auteur. Le défi de notre temps est bien de « gérer la Terre selon le souffle de l'Esprit », et si la Tour de Babel représente la grandiloquence et la division des humains, le

mystère de la Pentecôte souligne que « les hommes ont la possibilité (...) de se comprendre quelles que soient les langues ».

René Longet

**Andrea Riccardi**

***De l'autel vers le monde***

Paris, Parole et Silence 2015, 92 p.

L'auteur, historien du monde contemporain, œuvre inlassablement pour la paix dans le monde à travers un travail de médiation. S'inspirant des réflexions de Jean XXIII sur le sacerdoce, il offre ici une sorte de révolution copernicienne, une manière différente de regarder, au sein d'une société qui semble nier le divin et l'authentiquement humain.

Avec un extrait d'une lettre de Paul, nous nous retrouvons au cœur de l'Eglise, autour de la table de l'eucharistie, laquelle est vraiment mémoire du Seigneur. Et Jean XXIII d'affirmer qu'auprès de l'autel, nous voyons deux objets, un livre et un calice ; entre eux, le prêtre et tous les participants. La vie du prêtre est complexe, faite de nombreuses sollicitations, de responsabilités, d'engagements.

Il y a une urgence parmi tous ces aspects, c'est un enthousiasme à vivre et à partager, pour chaque expression du Livre. Car la Parole de Dieu aide à avoir une vision plus libre de la vie, des hommes et de nous-mêmes. Elle illumine le visage des pauvres souvent caché dans l'ombre de l'insignifiance. Olivier Clément, en fin théologien orthodoxe, nous parle du pauvre comme sacrement du frère.

Le concile Vatican II a replacé la Bible au centre de l'Eglise et ... entre les mains des chrétiens. Un fait grandiose, dont nous ne mesurons pas encore entièrement les conséquences. A méditer !

Marie-Luce Dayer

## ■ Biographie

Sous la direction de

**Xenio Toscani**

**Paul VI**

*La biographie*

Paris, Salvator 2015, 700 p.

Paul VI fut un grand pape. Peut-être ne le sait-on pas vraiment, mais la lecture de cette biographie en impose la certitude. Grand par sa foi profonde et clairvoyante, par son intelligence ferme et ouverte, par une fidélité qui rend disponible, Giovanni Battista Montini (1897-1978) marqua l'histoire de l'Eglise : comme aumônier universitaire, comme diplomate, comme archevêque de Milan, comme pape. Ces diverses étapes et fonctions sont minutieusement retracées par Xenio Toscani, Fulvio di Giorgi, Giselda Adornato et Mgr Ennio Apeciti, dans un imposant volume illustré de nombreuses photographies.

Quatre parties subdivisent l'ouvrage, qui permettent de pénétrer : 1. le milieu familial, les années d'études et le temps de collaboration à la FUCI (Fédération universitaire catholique italienne), 2. le travail de Montini aux « Affaires étrangères » du Vatican, dans une Italie et une Europe en voie de fascisation, 3. l'épiscopat milanais à l'époque du redressement de l'Italie, de la puissance de la Démocratie chrétienne et des méfaits des Brigades rouges, enfin 4. le pontificat, soit la clôture de Vatican II, sept encycliques dont *Humanae vitae* et de nombreux voyages qui ouvrirent la voie à Jean Paul II.

Je retiens en particulier les nombreuses amitiés françaises de Paul VI (par ex. Jacques Maritain ou Maurice Blondel comme philosophes), son chaleureux accueil du mouvement de Taizé, pointe avancée de l'œcuménisme, sa soucieuse attention à des innovations telles que les prêtres ouvriers ou à des percées comme le *Catéchisme hollandais*, sans compter le schisme intégriste de Mgr Lefèvre.

Paul VI fut, à une époque troublée (mai 68), le pape d'une Eglise menacée par de dangereuses tensions doctrinales et dont les mutations internes s'accroissent aujourd'hui sous l'impulsion du pape François. Un livre trop riche pour une trop brève recension.

Philibert Secretan

# Achète une étoile !

*Dernièrement, j'ai visité les archives d'un écrivain (vraiment) célèbre. Entre les distinctions, les médailles, les cadeaux de lecteurs et divers documents remontant à sa jeunesse, je suis tombé sur un parchemin coloré et joliment encadré. On peut y lire que l'étoile Orion RA 5h 58m 45 s D 19' 11' porte officiellement le nom de l'écrivain. Je me suis émerveillé : sa célébrité s'étend jusqu'aux galaxies ! J'ai pris une photo et je suis parti.*

*Quelques jours plus tard, durant un trajet en bus, mon pouce faisant défiler machinalement les dernières photos prises sur mon smartphone, j'ai retrouvé l'étoile de l'écrivain. Cette fois le titre du parchemin m'a intrigué : International Star Registry. Leur site internet ne laisse planer aucun doute : « Baptisez une étoile au nom de la personne aimée », l'opération ne coûte que 59 euros. Moi qui croyais que la renommée de l'écrivain s'élevait jusqu'aux étoiles, je suis tombé de*

*baut ! En réalité, un proche lui a certainement offert ce cadeau original pour Noël ou son anniversaire.*

*Mais je n'étais pas au bout de mes surprises. J'ai découvert que plus de deux millions de Terriens ont déjà baptisé une étoile au nom de leur amoureux, de leur fille ou de leur grand-mère. Et le plus beau est encore à venir. En effet, si International Star Registry se vante d'avoir nommé une étoile au nom de Mick Jagger, André Agassi ou Kate Winslet, on apprend que des entreprises comme Weight Watchers, Ford, Gaz de France et Philip Morris en ont fait autant ! Imaginons qu'un jour on découvre de la vie sur une planète en orbite autour de Weight Watchers, comment appellera-t-on ses habitants ? Puis je me suis rassuré. Le ciel ne s'est pas rempli de logos à notre insu. L'attribution est purement symbolique. Les atlas astronomiques n'utiliseront aucun des noms vendus à 59 euros. En somme, le parchemin délivré par l'International Star Registry sur lequel votre nom est inscrit ne concerne que vous et vos proches.*

*Il n'empêche qu'en trente ans d'existence deux millions de personnes se sont offert une étoile. Ça parle de nous quand même ! Je rappelle que chaque matin des millions de personnes lisent leur horoscope, pensant que leur vie est influencée par une poignée d'étoiles en forme de Taureau ou de Vierge, situées à des centaines d'années lumière de leur maison. Je rappelle également que cinq étoiles ornent le drapeau de la Chine, cinquante étoiles se serrent dans le coin gauche de celui des Etats-Unis, un beau soleil rouge irradie du drapeau du Japon. Et, last but not least, treize étoiles assurent au Valais son immortalité.*

*Pour en revenir à notre baptême d'étoiles, depuis qu'internet existe, les sites fournissant ce type de prestations se sont multipliés. Certains vous proposent une étoile visible à l'œil nu, d'autres garantissent que votre étoile n'a été et ne sera choisie par personne d'autre. Elle sera à vous, rien qu'à vous. Propriété totale et absolue sur une grosse boule de plasma, dont le cœur est en fusion nucléaire permanente.*

*Sur [www.acheteruneetoile.ch](http://www.acheteruneetoile.ch) (quel nom !), il est précisé que l'entreprise livre en Europe, en Suisse et en Norvège. Génial, un habitant de la petite ville de Bodø, située au nord de la Norvège, bien au-dessus du cercle polaire, et qui vit dans une sorte de pénombre six mois par année, peut désormais se faire livrer chaque jour une étoile. Ça doit bien illuminer son salon.*

*Astralement vôtre,*

**Eugène**



**Nikolaas Sintobin**  
**Moquez-vous des jésuites**  
*Humour et spiritualité*

Fidélité • ISBN 978-2-87356-641-8 • 11,50 € • 96 p.

Introduit chaque fois par une « blague sur les jésuites », ce livre traite de l'essence même de la spiritualité ignatienne. Il aborde l'intimité dans la vie de prière avec le Seigneur, la formation, la liberté intérieure, l'engagement social et bien d'autres choses encore.



**Bénédicte Oriou**  
**Rassure mes copains**  
*Préface de Lytta Basset*

Fidélité • ISBN 978-2-87356-668-5 • 15,50 € • 208 p.

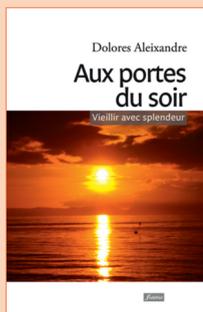
Un témoignage de foi fort face à la maladie et à la mort d'un enfant de 7 ans. Il fait immanquablement penser à *Deux petits pas sur le sable mouillé*.



**Dolores Aleixandre**  
**Aux portes du soir**  
*Vieillir avec splendeur*

Fidélité • ISBN 978-2-87356-698-2 • 17,50 € • 216 p.

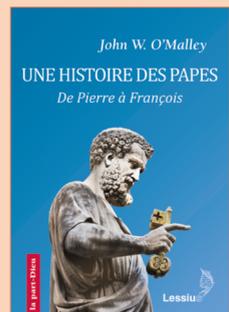
Des pages qui ébauchent un modèle chrétien de vieillissement. L'Évangile, en effet, élargit nos perspectives étroites et nous convie à une splendeur, à une « vieillesse abondante ».



**John O'Malley**  
**Une histoire des papes**  
*De Pierre à François*

Lessius • ISBN 978-2-87299-298-0 • 29,00 € • 398 p.

Avec une grande rigueur et son humour pince-sans-rire, l'auteur, historien réputé, redonne vie à ces hommes dans leur épaisseur psychologique, leurs compromissions politiques et leurs engagements religieux.



[www.editionsjesuites.com](http://www.editionsjesuites.com)